

[volume 5]

Pourquoi cette épitaphe ?



[volume 5]

Pourquoi cette épitaphe ?



La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faites sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (alinéa 1° de l'article 40). Cette reproduction ou représentation, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du code pénal.

Copyright XM-Auteurs et les auteurs des nouvelles
2012

Egalement disponibles chez XM-Auteurs

Concours de nouvelles, volume 1 – La première fois

Concours de nouvelles, volume 2 – Un jeune agriculteur...

Concours de nouvelles, volume 3 – Drôle de mail !

Concours de nouvelles, volume 4 – Horreur !

Concours de nouvelles, volume 5 – Pourquoi cette épitaphe ?

Ces recueils sont présentés et mis en page par Didier Hallépée (X74)

*Découvrez XM-auteurs sur son site **<http://www.xm-auteurs.fr>***

*Les œuvres publiées par xm-auteurs peuvent être trouvées sur
<http://www.ebooks-edition.com>*

[volume 5]

Pourquoi cette épitaphe ?



PRÉSENTATION

XM-Auteurs

En 2010 naissait au sein des anciens élèves de l'école Polytechnique le groupe X-Auteurs.

Au cours de ses activités, le groupe prit contact avec le groupe Mines-Auteurs, groupe rassemblant les auteurs issus des écoles des Mines.

La fusion de ces deux groupes donna naissance début 2011 au groupe X-Mines Auteurs destiné à réunir les auteurs anciens élèves de l'Ecole Polytechnique et des écoles des Mines de Paris, Saint-Etienne et Nancy, ainsi que tous ceux qui souhaiteraient en faire partie et qui seraient cooptés par les membres

Les objectifs de cette association sont :

- Aider ses membres à passer de l'intention au manuscrit, grâce à des ateliers d'écriture,
- Passer du manuscrit à l'œuvre publiable, par les moyens classiques ou par la voie électronique, grâce au comité de lecture en place,
- Diffuser les œuvres et en assurer la promotion
- Inciter les membres à écrire dans un cadre ludique et concurrentiel au travers de concours de nouvelles,
- Rencontrer des professionnels du monde littéraire, (écrivains, éditeurs, distributeurs), par des conférences sur la littérature, l'édition, notamment électronique.

En favorisant les contacts et les échanges entre les anciens élèves de grandes écoles et des universités manifestant un intérêt particulier pour l'écriture et l'édition d'ouvrages littéraires ou documentaires,

XM-Auteurs recherche aussi les œuvres écrites par des anciens élèves de ces écoles et de ces universités.

Ces objectifs ne sont pas limitatifs.

Le concours

Une des premières activités du groupe X-Auteurs fut d'organiser un concours d'écriture.

Le premier concours organisé début 2010 réunit 25 contributions. Devant ce succès, une deuxième édition fut organisée fin 2010 sous le patronage d'Erik Orsenna. Les membres de Mines-Auteurs furent invités à participer.

Avec la création d'X-Mines Auteurs, le concours s'est ouvert aux auteurs issus de Polytechnique et des écoles des Mines. La première édition de ce premier concours proposait deux sujets : « Drôle de mail ! » et « Il hésitait sur le seuil : allait-il entrer, ou bien tourner les talons et s'en aller très vite ? Puis 2à&é s'est ouvert sur le sujet « Horreur ! ».

Ces quatre premiers concours ont chacun fait l'objet d'un recueil disponible auprès de l'association ou sur le site : www.ebooks-edition.com.

Sujet et règlement

Le sujet proposé est :

« **Pourquoi cette épitaphe ?** ».

Nombre de signes maximum 7 500, espaces compris.

Les participants étaient autorisés à proposer plusieurs textes, mais un seul texte participait au concours.

Les résultats

- 1^{er} : Contribution n°1
Bernard TRIAL - Devine
- 2^{ème} : Contribution n°3
Jean DELEPLANQUE - Marzipane du repos
- 3^{ème} : Contribution n°10
Olivier COLLAU - De famille
- 4^{ème} : Contribution n°14
Rémi ROUSSEAU – Epitaphe on line

Bernard TRIAL est classé premier dans les catégories « Style » et « Agrément » ainsi que par les « Hommes » et par les « moins de 50 ans ».

Olivier COLLAU est classé premier par les « Auteurs » et par les « plus de 70 ans ».

Rémi ROUSSEAU est classé premier dans la catégorie « Originalité » ainsi que par les « Femmes », les « non-Auteurs » et « 50 à 69 ans ».

Et vous, qui auriez-vous choisi ?

Place à la lecture...

CONTRIBUTION N°1

Devine

Bernard Triai

Le soleil d'avril fait éclore les bulbes et sortir les piétons. C'est la température idéale pour les promenades à tendance culturelle, et le cimetière du Père Lachaise est une destination prisée.

Ce jour-là, les groupes se pressent autour des guides « officiels » qui rivalisent de propositions pour attirer la clientèle. L'un d'eux, Jacques, grand, mince, la trentaine artiste, se vante de connaître les « Mystères du Père Lachaise », et il a rameuté une vingtaine de touristes, tout excités à l'idée d'entrer dans les secrets d'outre-tombe de personnages célèbres.

La visite commence par les tombes classiques. Jacques commente chacune sur le ton du conférencier professionnel :

– Voici le « Secteur Romantique », au cœur de la Cité des Morts. Vous allez voir les tombeaux de Molière et La Fontaine, Jim Morrison et Édith Piaf.

Le groupe s'attarde sur Brillat-Savarin, gastronome assez célèbre pour qu'on ait baptisé un fromage de son nom, mais, progressivement, Jacques bifurque dans des petites allées moins fréquentées, orientant ses explications vers les mystères des chapelles privées. Ainsi, devant celle d'une grande famille, il révèle un prodige : à chaque inhumation, la famille a insisté pour que l'on disposât dans la tombe 21 bougies, et qu'avant de sceller le caveau, on en allumât **une seule**. Or, depuis cent cinquante ans, à chaque nouvelle inhumation, on constate en ouvrant le caveau que **toutes** les bougies se sont consumées, laissant des coulures de cire sur le sol. Aucune explication n'a été trouvée.

Le groupe, impressionné par cette énigme, frissonne en chœur puis, pour se ressaisir, pose quelques questions. L'ambiance, si joyeuse au départ, semble se charger de tension au fur et à mesure que Jacques, poursuivant ses anecdotes, ajoute mystère sur mystère.

– De tout temps, depuis son ouverture en 1804, ce cimetière a été l'objet de phénomènes inexplicables, souvent angoissants. Je ne suis pas là pour vous effrayer mais cet endroit semble chargé des maléfices de l'histoire.

Arrivant dans le secteur 27, aux allées tortueuses, Jacques pénètre dans le Chemin du Dragon, petite route pavée, assombrie par une végétation plus fournie. Il s'arrête devant une petite chapelle en pierre très sobre, dotée d'une porte en acier. Un chat noir allongé sur le seuil en barre l'accès. À l'approche du groupe, il saute sur la tombe voisine, comme un guetteur en charge du lieu. Aucune décoration, pas de fleurs, juste une plaque de bronze qui brille sur la porte, avec un seul mot gravé : « **Devine** ».

Le groupe entoure Jacques, une petite dame à chapeau vert demande :

– Pourquoi cette épitaphe ?

Jacques sourit en la regardant :

– Je vous retourne la question : pourquoi cette épitaphe ? Devinez !

Les visiteurs sont à court d'idées. L'un d'eux avance :

– C'est un médium qui voulait tester des collègues qui passeraient par là ?

La petite dame au chapeau propose :

– A l'école, quand je ne connaissais pas la réponse à une question, mon instituteur me disait toujours : « Devine ». Alors c'est peut-être mon instituteur qui est enterré ici ?

Un autre membre du groupe lance :

– Je donne ma langue au chat noir qui nous surveille depuis tout à l'heure.

Jacques éclaire sa voix et prend la pose de l'orateur, sûr de tenir son auditoire.

– C'est une étrange histoire : personne ne sait qui est enterré ici. Et pourtant, des recherches, on en a fait ! À l'Administration, la fiche précise que c'est une concession perpétuelle, mais le nom inscrit est illisible et l'adresse erronée. Aucun document ne fournit l'identité du titulaire de l'emplacement. On sait seulement que cette concession date de plus de cent ans. En l'absence de réclamation, les recherches officielles ont été arrêtées.

– Mais, pour un tombeau anonyme, il paraît bien entretenu, remarque un visiteur.

– En fait l'Administration reçoit tous les trimestres un virement pour l'entretien de ce tombeau. Le donateur est discret, l'argent provient de Suisse, c'est tout ce qu'on sait.

– Mais alors, personne ne connaît la clé de cette épitaphe ?

– Attendez, dit Jacques, c'est là que le mystère s'épaissit ! Il y a une vingtaine d'années, un des conférenciers du cimetière a voulu en savoir plus. Il a mené une véritable enquête pendant plusieurs mois, et il aurait annoncé qu'il avait trouvé une piste. Une piste qu'il qualifiait de dangereuse. Peu de temps après, il s'est suicidé en avalant des croquettes de chat imbibées de cyanure. Sur sa table, on a trouvé une seule feuille de papier, sur laquelle il avait écrit : » Il ne faut pas *Deviner*. »

La stupeur est générale. On entend un murmure :

– Angoissant ! Et personne n'a essayé de rouvrir ce dossier ?

– Officiellement, non. Mais j'ai rencontré l'année dernière un entrepreneur de travaux publics qui m'a dit avoir réalisé des réparations sur ce monument, environ quinze ans plus tôt. Un arbre planté juste derrière s'était mis à pousser de façon anarchique et ses racines créaient des fissures dans les murs. Les jardiniers avaient

coupé l'arbre et lui avait repris la maçonnerie. Et d'après cet homme, l'intérieur du caveau était parfaitement propre et le cercueil était vide...

Les visiteurs, saisis, se rapprochent les uns des autres en buvant les révélations de leur guide. Mais l'histoire n'est pas finie.

– Toujours d'après cet homme, un chat noir serait venu s'installer sur le seuil dès la fin des travaux. Alors, j'ai réfléchi à ce mystère, et j'ai ma petite idée. Figurez-vous qu'il y a un mois, j'ai...

Jacques s'arrête au milieu de sa phrase, et tourne la tête dans tous les sens.

– Le chat ? Où est le chat ?

Tous les regards se portent vers le monument voisin. Le chat n'y est plus, le chat a disparu...

– Et alors, qu'est-ce que vous avez trouvé ? supplie la petite dame,

– Non, non ! Je vous en ai trop dit !

Jacques est affolé, ses yeux cherchent dans toutes les directions. Il s'écrie :

– Excusez-moi, la visite est terminée !

Et il détale dans l'allée, agitant ses bras, comme s'il luttait contre un adversaire invisible.

Silence dans les rangs, on est statufié. Quelqu'un (a-t-il perdu la boule, ou cherche-t-il à calmer son angoisse ?), se met à chançonner :

– « C'est la mère Lachaise qui a perdu son chat... »

Comme par magie, le chat réapparaît. Mais ce n'est plus le chat somnolent de tout à l'heure, c'est un monstre au poil hérissé, toutes griffes dehors, sifflant entre ses dents.

Il a même doublé de volume quand il s'approche, menaçant, du groupe sidéré.

– **C'est le Diable**, dit quelqu'un. Le groupe recule, atterré, quand une énorme détonation claque en provenance du tombeau.

Tout le groupe dévale en désordre le Chemin du Dragon et ne s'arrête, hors d'haleine, qu'au tournant de l'allée.

– Mais finalement, **c'est quoi**, cette épitaphe ? balbutie le chapeau vert en reprenant péniblement son souffle.

Son mari hausse les épaules.

Les visiteurs, perturbés par cette énigme, se dispersent en jetant des regards inquiets derrière eux.

Quelques minutes plus tard, le chat a repris sa place. Jacques le rejoint en riant :

– Tu as vu ça, ils t'ont pris pour le diable ! Et j'ai allumé le pétard juste au bon moment ! Ces visiteurs-là, ils se souviendront des mystères du Père Lachaise !

Il décroche la plaque de bronze gravée, la glisse dans son sac à dos. Sur la porte du bâtiment, il ne reste qu'une inscription en acier émaillé :

*Local réservé aux jardiniers.
Interdit au public*

Jacques, plus facétieux que fataliste, s'assoit sur le seuil. À côté de lui, le chat s'étire et se met à ronronner. Jacques sort un pique-nique de son sac et le partage avec le Diable.

CONTRIBUTION N°2

L'inconnu soldat

Fred Martinet

Les cimetières militaires l'impressionnaient beaucoup. Dans celui-là, au lieu-dit LAUVENI en pleine campagne, l'alignement symétrique des croix blanches et noires rappelait l'équilibre des morts des deux camps de ce conflit monstrueux de 14-18. Toute cette jeunesse follement fauchée dans la fleur de l'âge !

L'inscription tumulaire d'un militaire s'y limite à son nom (sauf « soldat inconnu »).

Or, soudain, hors d'alignement, un petit tumulus herbu, sans croix, ni nom.

Une simple petite plaque de marbre, gravée :

*« Passant, devant ce très passant
Tu peux être compatissant,
Car le fait même est saisissant,
Même s'il est embarrassant.
Il eut été retentissant
S'il n'avait été angoissant,
Et c'est en le méconnaissant
Que ce curieux ressortissant
Git ici, hélas ! quiescent". »*

Le propre (sic !) des cimetières militaires, en pleine nature, est d'être sans aucune information, autre que collective.

Qui est ce défunt, passant et trépassant, saisissant mais angoissant ? Pourquoi le distinguer, dans un anonymat contradictoire ?

Pourquoi cette épitaphe, longue et curieuse ?

Il en prit une photo. Elle allait enrichir la collection iconographique qu'il avait peu à peu constituée en la matière.

Mais comment lui donner un sens, et progresser dans son interprétation codée ?

.....

Certains, passionnés de photo, achètent un bel appareil.

Pour lui, on lui en avait offert un... avec lequel il croquait les attitudes de son braque, craquant en croquant ses croquettes craquantes aux criques craquetantes !...

Mais l'organe aussi faisant la fonction, de fil en aiguille ce fut la chasse aux images.

Sa vue s'affutait, découvrant peu à peu les beautés de la nature, puis de l'architecture.

D'abord, des édifices publics et des monuments ; puis, hors la banalité, des façades originales d'immeubles, aux trésors de volontés esthétiques.

Dans sa course à la curiosité rare, vinrent ensuite les cimetières ; aux tombeaux en minuscules résidences.

Il n'aimait pourtant pas les cimetières. Petit, enfermé puni dans un placard, il en avait gardé une claustrophobie certaine. Pire, une taphophobie ; terreur d'être enfermé vivant dans un cercueil.

Or, dans sa quête photographique, voilà qu'il osait y pénétrer, et en découvrait la richesse architecturale et symbolique.

L'inévitable Père Lachaise (le Perd La tombe !), les cimetières de Montmartre, de Montparnasse, et tant d'autres, lui révélèrent peu à peu leurs trésors.

Sa collection de photos évoluait vers la taphophilie.

Ainsi va la vie, qui nous voit adorer ce qu'on a brûlé, ou inversement.

Il s'intéressait aux tombeaux, à leurs occupants, célèbres ou anonymes, et aux pierres tombales et épitaphes, ces liens entre les tombeaux, les gisants et les vivants ; des "forêts de symboles", comme disait Baudelaire.

Grâce à la qualité de son objectif, il les photographiait, les rangeant consciencieusement dans son album photo... informatisé.

Désormais, dans ses pérégrinations, c'était les cimetières plutôt que les cathédrales.

Il était devenu spécialiste de l'épitaphe ; en recherchant le sens, visible ou caché... On pourrait dire qu'il faisait carrément de l'« épigraphophilie » (folie), si le vocable existait (déjà).

« Muet comme une tombe » ? Que nenni ! De Robespierre (*Passant, ne pleure pas ma mort. Si je vivais, tu serais mort*) à Scarron, en passant par Musset, le baron de Selles (*Dieu fit Selles, Dieu défit Selles et aux vers mit Selles*), Allais (*Ci-git Allais, sans retour*), Francis Blanche (*Laissez-moi dormir, j'étais fait pour ça*), Gainsbourg (*Rendre son âme oui, mais à qui ?*), Shakespeare (*To be or not to be, that is no longer the question*), François de Chasse (*Ci-git le corps de Chasse*), Groucho Marx (*Je vous l'avais bien dit que j'étais malade*), Edmond About (*Ci-git About de souffle*) ; sans parler des anonymes : *Elle ne voulait que mon bonheur. Sa mort l'a prouvé ; Toujours un vers dans le nez ; Ci-git cinquante kilos d'héroïne* (une émule de Jeanne d'Arc) ; *Qui va piano va sano* (professeur de piano) ; *Ci-git un homme, à tête reposée* (guillotiné) ; *Parlez moins fort, j'essaie de dormir ; Ci-git un poète entré sans sonnet ; La dernière échéance lui a été fatale* (banquier) ; *La réalité dépassa la diction* (bègue) ; *Je suis guéri* (insomniaque) ; *Mort par manque de savoir-vivre ; Grève de la fin ; Maintenant que je suis froid, on m'appelle Feu ; Mourir, c'est la dernière chose à faire* (Jean Yanne) ; *En vers et contre tous ; J'étais ce que vous êtes, vous serez ce que je suis ; Paix à mes cendres, ne pas éternuer ; N'oubliez pas d'arroser les fleurs* (jardinier) ; *Je reviens dans cinq minutes ; Je ne suis plus dans l'escalier* (concierge) ; *Ci-git Hélène, une belle poire ; C'est mon dernier maux, Jean-Pierre* ; et le sublime *Allez les vers ! ... il ne manquait pas de formules !*

Le voilà donc avec une nouvelle épitaphe, énigmatique.

Après la chasse aux curiosités, l'enquête policière !

La plaque de marbre semblait dater de quelques dizaines d'années. La Mairie contactée... l'adressa au Département. Celui-ci à la Région ; où on lui dit que les cimetières militaires sont du ressort de l'Armée, ou de Gouvernements Etrangers.

Le Ministère de la Défense... l'envoya aux Anciens Combattants. Ces derniers... au Département des Sépultures Militaires ; qui malgré 722754 sépultures ignorait tout dudit tumulus, pas même honoré d'une croix chrétienne.

On l'envoya aux "Monuments aux Morts", qui l'adressèrent à la DMMI (Direction des Monuments aux Morts Inconnus), qui déclarèrent ne recenser que les inconnus reconnus comme connus ; et le DLARDSIC (pas "Dans le lard, sors d'ici", mais le Département de L'épistémologie Administrative Répertoire Des Sépultures Dûment Identifiées Comme Inconnues)... confirma que ledit "tumulus", étant un simple "monument aux morts" inconnu, ne saurait pouvoir entrer dans le cadre des "Monument aux Morts Inconnus".

L'inscription restait donc sibylline ; pourtant élaborée, et gravée de main d'homme, et non d'extra-terrestres !

Incapable de progresser dans sa connaissance de ce gisant, il avait fini par laisser tomber, de guerre lasse (las !), frustré.

Peu à peu, après la passion des épitaphes, il s'était intéressé aux défunts, et à l'ésotérisme ; rassemblant de la documentation, et ne manquant aucune des émissions de télévision, friandes en la matière.

Tout récemment, après une émission sur la TNT, il entreprit des recherches... sur internet, où « on trouve tout », comme à la Samaritaine autrefois...

En surfant sur le Web, sur le site « *lesmysteres.com* », il tombe sur l'évènement suivant :

« Des restes, non identifiés, ont été découverts en 1962 en pleine campagne, au lieu-dit « LAUVEMI ».

Les gendarmes ont alerté les autorités et bouclé le secteur. Les experts dépêchés ont trouvé un aéronef accidenté, et à l'intérieur une créature verdâtre, humanoïde, sans vie, nue, assez petite, glabre, à la tête hypertrophiée et aux yeux globuleux, perdant un sang bleu, ne correspondant à aucune espèce humaine ou vivante connue. Ils ont conclu, sans certitude (!), à la « vraisemblance d'un vaisseau extra-terrestre, de petite dimension, écrasé au sol ».

Après délibérations et prélèvements de l'être pour études, on renonça à le conserver de peur d'authentifier la matérialité de visiteurs extérieurs, au péril de l'ordre public.

Il fut enterré très discrètement dans le cimetière militaire tout proche, rebaptisé « Lieu-dit LAUVENI » ; et son emplacement marqué d'une épitaphe évasive, mais suffisamment explicite pour l'avenir.

Le « Secret Défense » accordé à l'incident a été levé après cinquante ans. »

– Quelle clique !!! J'en souris ! alors qu' « IL » était là, à un clic de souris !

CONTRIBUTION N°3

La marzipane du repos

Jean Deleplanque

Sur une tombe en granite gris, dans l'allée sept du Polygone de Strasbourg, est posée une petite meule marron qui ressemble à un gâteau au chocolat. La pierre verticale qui le domine porte l'épithaphe :

11 novembre 2007
*Ci-git celle dont Wladimir
Me délivra par un gâteau.
Puisse-t-elle ici découvrir
La marzipane du repos.*

Voici pourquoi.

Le dimanche 11 novembre en question, monsieur Dubuc, fonctionnaire aux impôts, compte sa monnaie pendant le sermon. Il faut répartir cette somme entre la quête, les mendiants du porche, Wladimir le clochard de l'avenue, et le pâtissier dont le Kouglouf Meringué coûte 19,26 € ; s'il donne trop pour les aumônes, il lui faudra se rabattre sur le petit Ambassadeur à 12,60 €, ce qui va déplaire à sa maman qui n'aime pas beaucoup la marzipane, même enrobée de chocolat. Or elle est souffrante et monsieur Dubuc, qui vit avec elle depuis toujours, sait que cela relancera son mauvais caractère.

Il regarde sa montre pour savoir si le curé ne va pas dépasser le temps imparti ; vieux célibataire il n'aime pas être en retard et se faire gronder... Si le sermon est trop long, il partira pendant la communion pour que personne ne le remarque. Si seulement il n'avait pas eu à acheter autant de médicaments la veille...

Il ne donne qu'un euro à la quête. Dieu le lui pardonnera puisque c'est pour faire plaisir à sa maman. Il donne vingt centimes à chacun des deux mendiants du porche de sa main gantée de noir, puis part à petits pas pressés, en évitant les flaques pour ne pas tacher ses escarpins qu'il a soigneusement cirés.

Un service d'ordre impressionnant garde le palais, situé face à l'église, où le général-gouverneur va recevoir les dignitaires après la revue. Le trottoir des numéros pairs de l'avenue est interdit. Monsieur Dubuc doit passer du côté impair, domaine de Wladimir, le grand clochard qui arpente le trottoir en parlant haut et fort, qu'il vente ou qu'il pleuve. Monsieur Dubuc le connaît bien, mais aurait préféré l'éviter car Wladimir est désagréable quand il tonitruue, du haut de sa grande taille, des aménités difficiles à avaler par un petit fonctionnaire casanier.

« Les militaires claironnent ! Les bourgeois se terrent ! ... Donne mon petit bonhomme, car Dieu est avec moi. Que coule le Beaujolais, que roule le saucisson ! Vive le général et la maréchaussée ! »

Wladimir a saisi monsieur Dubuc par la manche, parle d'indulgences et d'uniformes, ne se satisfait pas d'une pièce de vingt centimes, ni d'un euro. Il prend à témoin les anges gardiens goguenards et immobiles sur leurs motos luisantes, et ne lâche monsieur Dubuc qu'après avoir encore perçu une pièce de 2 € tirée d'une poche avec remords.

Des sifflets retentissent ; tout se fige au carrefour pour attendre la caravane de voitures officielles. Monsieur Dubuc, conscient du temps qui s'écoule, tente de traverser mais se fait apostropher par un gendarme. L'aiguille de sa montre tourne... Quand il peut enfin traverser, il est déjà midi et demi.

Il sera en retard !

Monsieur Dubuc court les cent mètres qui le séparent du pâtissier où il entre tout essoufflé. Il y a toujours la queue à la sortie de la messe pour acheter des gâteaux avec l'argent économisé sur la quête. A cause de Wladimir, l'Ambassadeur est son dernier choix, or il n'en reste qu'un. Monsieur Dubuc n'ose pas resquiller pour se l'approprier.

Le temps s'éternise... Devant lui, la patronne fait maintenant la causette avec une dame qui hésite entre un mille-feuille et l'Ambassadeur. Monsieur Dubuc a des sueurs froides. Il recompte son argent la larme à l'œil ; il va devoir prendre une tarte aux pommes...

Elle part avec le mille-feuille, il est sauvé ! Il paye, remet son gant et sort avec l'Ambassadeur dans une boîte en carton blanc qui porte la signature prestigieuse. Il regarde sa montre, sa maman sera d'humeur odieuse, peut être même prendra-t-elle prétexte de son retard pour être très malade.

Il accélère ses petits pas, le cœur battant, les yeux sur les flaques ; il traverse l'avenue pour contourner les militaires et butte soudain contre le grand Wladimir en conversation avec un clochard barbu, coiffé d'un bonnet de marin breton. Celui-ci éclate de rire, arrache le paquet, et disparaît dans une porte cochère suivi par un Wladimir hilare qui crie : « Merci pour le joli gâteau ! »

Monsieur Dubuc pleure... Les gendarmes sont tous au garde à vous de l'autre côté de l'avenue pendant que la musique militaire résonne de tous ses cuivres. Personne ne s'intéresse à lui... Alors, s'armant de courage, il passe la porte et débouche dans une cour triste et humide où Wladimir et son compère, assis sur un tas de gravats, s'apprêtent à déchirer le carton.

Monsieur Dubuc les somme de lui rendre son gâteau. « Viens le chercher, hé minus ! » clame le barbu en se levant.

S'engage alors une partie de rugby. Les deux clochards tournent dans la cour ; ils hurlent et se lancent la boîte chaque fois que monsieur Dubuc essaie de la reprendre. Il s'épuise ; il pleure maintenant à grosses larmes ; il trébuche... Il a fait un accroc à sa gabardine et crotté ses escarpins du dimanche.

Wladimir rate la dernière passe ; le gâteau glisse sur les pavés humides et va se coincer sous les gravats. Tous trois se précipitent ; c'est une mêlée ouverte au milieu des cris des habitants de la cour qui appellent au calme. Rien n'y fait. Monsieur Dubuc saigne du visage, sa cravate est arrachée, son pantalon déchiré ; le gâteau est piétiné, écrasé, et la marzipane se teinte de boue... Alors, monsieur

Dubuc devient fou de colère. Il agrippe Wladimir par la gorge et serre de toutes ses forces, inconscient des coups que le barbu fait pleuvoir sur son dos.

Il va le tuer. ! Il veut le tuer... Il va payer ! cet hors-la-loi, ce marginal, ce symbole ambulant de liberté. Il va payer pour ces dimanches interminables, ces mornes semaines, ces années insipides au bureau ; il va payer pour la solitude, le manque de femme et la tyrannie de sa mère...

Ce furent les gendarmes, alertés par le barbu, qui les séparèrent ; ils les emmenèrent à l'hôpital où on les interna dans la même chambre. Ce fut là que monsieur Dubuc apprit la mort de sa mère terrassée par une attaque à l'annonce, de l'arrestation de son fils.

Wladimir lui offrit alors son amitié avec toutes ses condoléances dans un discours patriotique et grandiloquent. Ils jurèrent éternelle cette amitié naissante, après avoir partagé une bouteille d'alcool à 90° que le clochard avait subtilisée dans un placard et mélangée au jus d'oranges du dîner. Cette nuit-là, monsieur Dubuc perdit la foi de ses ancêtres mais acquit tous les gros mots des trottoirs... Les deux amis recommencèrent la nuit suivante avec du jus d'ananas ; ils célébrèrent leur victoire sur l'hôpital, les curés, la maman, les généraux et tous les autres... Ils chantèrent l'épithète composée par Wladimir

*Buvons un coup, buvons en deux,
Ci-gît celle dont Wladimir...*

Mais leurs blessures n'étant que superficielles, cette vie exaltante ne dura guère ; ils sortirent à temps pour assister côte à côte à l'enterrement de madame Dubuc... Puis la vie reprit son cours.

Vous pouvez toujours rencontrer Wladimir sur le trottoir face au palais du gouverneur. Monsieur Dubuc a pris un chat pour remplacer sa maman et se sentir utile. Le dimanche, il met des baskets et ne va

plus à la messe pour économiser de quoi s'offrir un grand Ambassadeur qu'il partage avec Wladimir et les pigeons de l'avenue.

CONTRIBUTION N°4

Un secret accablant

François Vinçotte

Pierre et Henri Voisin étaient jumeaux.

Et comme cela arrive souvent, ils étaient inséparables. Pour mieux l'être, ils avaient épousé aux USA deux sœurs. Ils élevaient 5 000 têtes de bétail dans le Montana et séjournaient aujourd'hui en France, dans le Nivernais pour acheter des taureaux charolais. Ceux qui sont blancs et qui donnent de la bonne viande.

Il s'agissait d'un retour momentané au pays. Vingt sept ans s'étaient écoulés depuis leur départ pour les USA. Ils avaient passé leur enfance dans l'un de ces grands corps de ferme auxquels s'adosse une maison de maître abritée du vent par des tilleuls, des marronniers et des cèdres. Le père toujours habillé d'un costume de velours et chaussé de bottes de caoutchouc était impitoyable et dur envers le personnel. La mère promenait dans les grandes pièces et dans les jardins sa lassitude et son désintérêt pour la vie. Ce qui n'avait pas empêché l'un et l'autre de faire six enfants.

Ceux-ci avaient une gouvernante qui leur était d'autant plus dévouée qu'elle ne pouvait pas vraiment se déplacer. Atteinte de la poliomyélite à sept ans, elle en avait gardé une maigreur et une incapacité à se mouvoir longtemps. Les gens du village la voyaient rarement. Et très peu d'entre eux savaient qu'elle était la sœur de la « patronne ». Les enfants l'ignoraient.

Le dernier des six gérait maintenant la propriété en indivision. Pierre et Henri décidèrent de se recueillir sur la tombe de leurs parents. Leur frère leur indiqua qu'elle était située à côté du monument aux morts érigé au centre du petit cimetière dont les murs en pierres volcaniques poreuses entouraient l'église.

Il pleuvait et l'obscurité ne facilitait pas les recherches. Ils manquèrent de trébucher contre une pierre tombale couverte de mousse placée de travers près du caveau de leurs parents. Henri n'arriva pas à déchiffrer les inscriptions. Quelque chose comme « M...Mère ...enfants ».

– « Pourquoi cette épitaphe ? Curieuse tout de même ! » pensa-t-il. Pierre, qui n'aimait plus la brouillasse nivernaise, s'impatienta, lui dit qu'il était temps de rentrer et qu'il pouvait toujours prendre une photo de la stèle si cela lui chantait. Ils firent une courte prière avant de rentrer à la maison.

Ils eurent une longue conversation avec leur frère cadet qui venait de soigner les bêtes et qui leur proposa de boire un petit marc de bourgogne en guise d'apéritif. Il était intéressé par la stabulation libre organisée dans le Montana et le suivi médical des bêtes. Était-il vrai que l'on emmenait encore le bétail dans des trains spéciaux ? A quels circuits de distribution ses frères vendaient-ils la viande ? Le cours était-il fixé dans une bourse ? Et les charges sociales ? Et les avantages en nature ?

Après chaque réponse, il tirait sur sa pipe pour mieux évaluer son bonheur ou sa solitude. On ne savait le dire.

Pierre et Henri, de leur côté, étaient désireux d'en savoir plus sur la mort de leurs parents et sur la disparition de leur gouvernante. Les seules nouvelles qu'ils avaient reçues au Montana étaient celles du notaire en 1990 et ils en voulaient un peu à leur frère à cause de cela.

– « Elle est morte à 45 ans. Elle avait le visage cyanosé et meurtri si bien que le Docteur Malois a fait quelques difficultés pour délivrer le permis d'inhumer...qu'il a fini par signer devant l'insistance de Père. J'ai toujours eu le sentiment que Père le tenait en son pouvoir pour je ne sais quelle raison ».

Leur frère ne voulut pas en dire davantage.

Il est vrai que les secrets les plus lourds hantent encore les landes et les campagnes avant de disparaître la nuit derrière les volets clos.

Le lendemain, de passage au village, Pierre et Henri demandèrent à voir le fameux Docteur qui habitait une maison au bout de la rue principale : Un étage, une haute cheminée qui dominait le toit recouvert de tuiles rouge foncé plates et rectangulaires. Un couloir, au centre. A droite, la salle à manger. A gauche, son cabinet ou ce qu'il en restait. Au fond, l'escalier qui menait aux chambres.

Le docteur, prévenu par la fille de la boulangère, leur ouvrit la porte au premier coup de sonnette. Il sembla les reconnaître malgré ses quatre vingt dix ans et s'effondra en gémissant dans le premier fauteuil qu'il trouva derrière lui.

– « Alors, vous venez pour savoir ».

– « Pour savoir quoi ? »

– « J'avais promis mais désormais je ne peux plus me taire, et vivre avec mes fautes »

– « Remettez-vous, Docteur ! Quelles fautes ? »

– « Une longue histoire que votre père toujours à l'affût des ragots ne tarda pas à apprendre. Pour rendre service, je procédais à des avortements. Des pauvres filles qui, pour me remercier, m'apportaient des œufs, des poulets et, parfois, une côte de bœuf, le dimanche, que ma bonne Emilie me faisait cuire ».

Il était impossible d'arrêter le docteur dans son plaidoyer.

– « Un beau jour votre père vint me trouver pour me proposer un marché que je n'aurais jamais dû accepter ».

– « Ma femme ne veut pas de moi. J'ai violé sa foutue infirme de sœur et elle attend un enfant. Il faut que vous l'accouchiez mon cher Docteur. Cela vous changera des avortements. »

– « Et il partit dans un grand éclat de rire. J'étais désormais coincé. Et mes chers enfants, il y en eut quatre autres après vous. Bien entendu, je fis encore des faux pour vous déclarer tous enfants légitimes »

– « Donc, si je comprends bien, Docteur, nous apprenons tout en même temps que notre gouvernante était notre tante et, de surcroît, notre mère, essaya de résumer Pierre, suffoqué par tant d'aveux ».

– « C'est un peu ça » avoua-t-il d'une voix qui tremblait.

– « Notre frère est-il au courant ? »

– « Je crois qu'il connaît juste la première partie de la proposition, parce que les gens ne peuvent pas s'empêcher de parler ».

– « Et où est enterrée notre ...nouvelle...mère ? »

– « Où voulez-vous qu'elle le soit ? Dans notre cimetière ! »

Et là, Pierre revit son frère en train d'essayer de déchiffrer les fameuses inscriptions dans l'obscurité.

– « Prends vite ton appareil et regarde la photo que tu as prise ce soir-là. Que vois-tu sur ton écran ? »

– « C'est clair, je peux lire une inscription qui correspond à ce que nous venons d'entendre » répondit Henri d'un ton qu'il voulait le plus neutre possible. Il la montra à Pierre et au Docteur.

*Marie,
Mère de mes enfants.
Priez pour nous
1931-1976*

Pensif, Pierre demanda alors au Docteur

– « Connaissez-vous l'existence de cette stèle ? »

– « A vrai dire non, votre mère, enfin, celle que vous avez connue, a dû demander un jour à Alphonse, le marbrier, de graver cette inscription à l'insu de son mari pour faire part à la postérité de sa dérision devant la vie.

Elle était malheureuse, la pauvre, et je n'osais pas trop croiser son regard narquois quand je sortais de la chambre où venait d'accoucher l'impuissante petite Marie ».

Pierre se retourna alors vers son frère, comme pour abrégé cet entretien pénible pour tous.

– « Crois-tu que nous devrions dévoiler tout cela à nos femmes ? » demanda-t-il à son frère.

Henri eut un haussement d'épaule :

– « Elles se sont monté le bourrichon contre nos parents. Par intuition ? Je n'en sais rien. Alors, autant leur donner maintenant raison ».

CONTRIBUTION N°5

Pourquoi cette épitaphe

Philippe Bonnamy

Je hais les cimetières ! Vous me direz que ce n'est pas faire preuve d'une originalité débordante. Vous aurez raison. Mais je crois que ma détestation dépasse de beaucoup la moyenne, s'il y en a une. Je suis résolument insensible même au charme éventuel, ou au pittoresque, de sites qui peuvent parfois émouvoir les partisans les plus convaincus de l'incinération. J'adore Brassens, mais à aucun moment, le cimetière de Sète ne m'a donné envie d'aller l'y rejoindre et partager le voisinage des célébrités du Père Lachaise ne m'a jamais tenté non plus.

Cette idée d'enterrer les morts me glace comme une deuxième mort qu'on leur infligerait. Et que dire de cette foire aux vanités gravée sur les pierres tombales, de ces présidences d'amicales boulistes, ou d'associations des retraités des Postes, portées comme des légions d'honneur sur les costumes en marbre des chers disparus.

Non, vraiment, je hais les cimetières ! C'est dire qu'on m'y voit rarement et que je préfère le recueillement et le souvenir occasionnels, dans quelque endroit que ce soit, plutôt que la traditionnelle visite annuelle consacrée au remplacement des chrysanthèmes de l'année précédente.

A quoi attribuer, alors, cette visite inopinée que je rendis ce jour-là à une tombe familiale, dont je n'avais plus qu'un vague souvenir ? Sans doute à rien d'autre qu'un rendez-vous professionnel à proximité et le fait que rien ne me bousculait sur le chemin du retour.

Passée une porte rouillée, je retrouvai ces allées tirées au cordeau, et cette collection hétéroclite de tombes dont j'ai horreur et qui

faillirent me faire rebrousser chemin. Mais enfin, j'étais là et je me forçai à retrouver la sépulture de mon parent.

Parvenu à l'endroit dont je croyais me souvenir, je tombai, en fait, sur la tombe d'un inconnu, un Tartempion quelconque auquel, en revanche, il fallait reconnaître la modestie de l'épithète :

Pierre Tartempion
1935-2011
tartempion@gmail.com

Je m'y repris à deux fois, mais j'avais bien lu : tartempion@gmail.com !!! Pourquoi cette épithète, Grands Dieux ?

Naturellement, j'étais étonné et ça n'est pas peu dire ; mais Tartempion n'ayant jamais figuré dans mon carnet d'adresses et ayant désormais encore moins de raison d'y figurer, je me reconcentrai sur la recherche de *ma* tombe que je finis par trouver dans une allée voisine.

Après un rapide recueillement , je préfèrai ne pas m'attarder. Toujours mon syndrome des cimetières. Ce n'est qu'un peu plus tard, dans les embouteillages, que je repensai à ce Tartempion, dont les proches avaient eu l'idée saugrenue d'inscrire l'adresse « mail » (que l'Académie me pardonne !) sur sa pierre tombale, à moins que cela n'ait correspondu à un dernier souhait du défunt. Pour en avoir le cœur net, je profitai, façon de parler, d'un blocage, qui semblait à peu près définitif, de la circulation Porte d'Orléans pour pianoter sur mon I-phone (que l'Académie me re-pardonne !) et tenter d'adresser un « courriel » à l'ami Tartempion :

« Cher Monsieur, je suis naturellement intrigué et, où que vous soyez, je vous adresse ainsi qu'aux vôtres l'assurance... (de quoi donc pouvais-je l'assurer ?)...de mes meilleurs sentiments »

et je signalai. Je reconnais que, comme message, c'était nul mais qu'auriez-vous écrit à ma place ?

La réponse me parvint dans la seconde qui suivit sous la forme d'un avertissement sonore (j'allais dire un « bip », mais bon...) de mon

appareil et je ne cache pas l'appréhension avec laquelle je consultai ma messagerie :

« *Mailer Daemon...*

Je n'ai jamais compris quelle identité se cachait derrière ce « Daemon » dont ce n'était pas le premier message, mais je n'y avais jamais accordé d'importance : en général il m'avertissait de je ne sais quelle difficulté dans la transmission des miens. Mais comme je lisais mentalement « Démon » ou à peu près, vous comprendrez que je le voyais soudain d'un autre œil, s'agissant d'un correspondant d'outre-tombe !

J'exagérerais en disant que je tremblai d'en lire davantage mais il y avait tout de même un peu de cela. La suite du message, heureusement, était traditionnelle. Traduit de l'anglais, mon « Démon » m'informait que « le nom de l'utilisateur (« user name ») était inconnu ». Suivaient trois lignes d'explications que je ne compris pas davantage que d'habitude. En fin de compte, c'était plutôt rassurant mais le mystère restait entier : pourquoi donc cette épitaphe ? Peut-être, après tout, avais-je mal retranscrit le nom de ce pauvre Tartempion.

L'affaire me sortit rapidement de l'esprit et elle aurait pu (dû ?) en rester là, si quelques semaines plus tard, un autre rendez-vous avec le même client ne m'avait fait repasser devant le cimetière. Sur une impulsion soudaine, je m'y arrêtai en déclenchant d'ailleurs quelques réactions des voitures qui me suivaient et je me rendis directement sur sa tombe. Le nom était exact ; mais, à ma encore plus grande stupéfaction que la dernière fois, le ...@gmail.com avait été gratté et remplacé par ...@wanadoo.fr ! J'ai honte d'avouer que ma première réaction fut de me dire qu'il était normal que mon message à gmail.com ne lui soit pas parvenu. Heureusement, je me ressaisis presque aussitôt en réalisant l'énormité de ce que je venais de penser : gmail.com ou pas, comment pouvais-je trouver une normalité quelconque à ce qu'un disparu reçoive des messages électroniques ?

Et je n'étais pas au bout de mes surprises ! Levant mon regard, je constatai que quelques tombes, dans le même secteur, portaient la

même épitaphe : le nom du défunt suivi de ...@wanadoo.fr. fraîchement gravée ou re-gravée comme pour ce pauvre Tartempion. Cette fois, je n'attendis pas d'être dans ma voiture. J'en omis même de rendre visite à mon parent que, il est vrai, rien ne bousculait.

J'envoyai un message à tartempion@wanadoo.fr : « *Qui êtes-vous ? Où êtes-vous ?* » et la réponse me parvint presque immédiatement : « *Je suis où vous voyez, mais avec une tombe TOMBOLA (<http://www.tombola.fr> ou contact à contact@tombola.fr) j'y suis au mieux ! Facilités accordées au porteur de ce message. Tartempion* ».

Quand je vous dis que je hais les cimetières !

CONTRIBUTION N°6

L'or du pauvre Comte

Marcel Cassou

Jean-Luc trouvait sa balade quotidienne à vélo plus difficile que d'habitude. Le temps était lourd et un vent de face le ralentissait. Ce qui l'inquiétait le plus était cet énorme nuage noir à l'horizon. Parti habillé léger, allait-il rentrer complètement trempé ? Après le virage de la Source, il se mit en danseuse pour attaquer la Côte des Chênes. Il se souvenait que près du sommet, sur la droite, une petite chapelle funéraire se dressait non loin de la route. Un abri éventuel en cas d'orage violent.

Il y arriva en même temps que les premières gouttes. Elles étaient énormes ! La chapelle était en gros blocs de granit. Au dessus de l'entrée, sur un bandeau de pierre blanche, était gravé : Famille Berzec de Mommèsquer. La porte n'étant pas fermée à clé, Jean-Luc entra. Une pièce toute simple, carrelée en blanc, avec un petit autel et, sur le côté, un escalier menant sans doute à une crypte. Curieux, il descendit. Une combinaison astucieuse de vitres et de glaces permettait d'y voir presque comme en plein jour.

C'était bien une crypte. Un grand Christ en croix couvrait l'un des murs. Sur les trois autres, Jean-Luc compta 24 places : 21 fermées par une plaque en marbre et 3 ouvertes encore libres. Sur le devant des occupées, juste un titre, un prénom et deux dates. Comte Erwan 1828 – 1855 ; Comte Tugdual 1880 – 1915 et ainsi de suite. Rien que des mâles. Pas de femmes. Un caveau se distinguait des autres car lui seul portait une épitaphe :

*Comte Armel
1858 – 1890
D'argent n'ai point voulu
D'or en suis mort cousu*

Intrigué, Jean-Luc la nota sur le petit carnet qui ne le quittait jamais, se promettant d'enquêter pour comprendre ces deux vers obscurs et si curieux.

L'avantage des vacances en Bretagne est que les jours de pluie ne manquent pas et permettent donc de s'occuper autrement qu'en allant s'allonger sur la plage.

Aux Archives régionales de Quimper, il trouva facilement plusieurs articles et livres mentionnant l'histoire de la famille Berzec de Momesquer. Une lecture rapide lui apprit que ces nobles avaient habité la région de Rosporden depuis plusieurs siècles. A part sans doute quelques uns devenus prêtres, tous les garçons avaient opté pour l'armée. Le Directeur des Archives l'informa qu'il restait encore un descendant, dans leur Manoir des Charmes, vieux célibataire endurci, qu'il essayait de convaincre depuis longtemps de lui faire donation des documents familiaux qui emplissaient deux grandes bibliothèques.

Jean-Luc s'y rendit, espérant recueillir une explication sur l'étrange épitaphe. Après s'être enquis de l'objet de la visite, le Comte Kérian le reçut courtoisement. Il était très âgé, grand et maigre. Il s'aperçut vite que Jean-Luc regardait avec insistance sa main gauche artificielle.

– Dien Bien Phu, avril 54, murmura-t-il.

– Ah ! dit Jean-Luc un peu interloqué d'avoir obtenu une réponse sans avoir posé la question.

– Donc vous m'avez dit ?

– Le hasard m'a mené dans votre chapelle funéraire, dont la porte était ouverte. Je l'ai visitée avec respect et, par simple curiosité, j'aimerais comprendre le sens de l'épitaphe de la tombe du Comte Armel.

– Armel ? un cas, celui-là, d'après ce que j'ai entendu. Jamais un sou en poche. Une générosité de tous les instants. Il s'était engagé dans l'Armée d'Afrique et il était parti au Soudan. Au terme de ses cinq ans

de service, il y est resté. Je ne sais pas ce qu'il y a fait. Il est mort peu après son retour, certainement rongé par les fièvres. J'ignore la signification de son épitaphe.

– Dans quelle unité avait-il servi ?

– Il a terminé sergent dans la colonne du Capitaine Péroz, qui a conquis une grande partie du Soudan vers 1885 avec le 1er régiment de spahis. Allez donc au Service Historique des Armées et, si vous y trouvez quelque chose, soyez assez aimable de m'en faire part.

– Et ici vous n'avez rien sur lui ?

– Pas de dossier sur lui, non, mais peut-être dans celui de son père.

Le Comte Kérian revint vite avec un carton marqué Comte Joran. Ils le parcoururent ensemble et y trouvèrent une lettre du Capitaine Péroz.

Cher Monsieur,

A sa demande, je vous informe que votre fils Armel, mon ancien sergent, va bien. A la fin de son contrat, il s'est installé au village de Didi. Il s'y occupe de la population locale, a développé l'agriculture et des travaux d'artisanat, en particulier la confection de bijoux en or, car la région comporte plusieurs placers aurifères.

Le colis ci-joint contient des affaires personnelles. Il souhaite que vous les conserviez jusqu'à son retour.

Votre fils fut un excellent sous-officier et j'ai regretté qu'il ne poursuive pas sa carrière militaire.

Aux Archives du Fort de Vincennes, Jean-Luc se fit remettre, pour consultation, les Journaux de marche de la colonne Péroz. Il lui fallut plusieurs heures de lecture pour y trouver un passage en rapport direct avec son enquête.

Samedi 17 avril 1886 – Remontée de la vallée du Tankisso et halte à Didi où ce brave Armel de Mommèsquer m'accueille. Maigre, décharné, malade. Il me montre ses réalisations en matière de

cultures et d'artisanat, en particulier en bijouterie. Il a amélioré le procédé de centrifugation de la boue d'or et chaque opérateur peut obtenir jusqu'à 8 grammes d'or par jour. Il a développé les techniques à la cire fondue et fabrique des petits maillages avec lesquels il crée des animaux miniature. Il m'a donné une gazelle et une girafe de très jolies factures. Le docteur Fras lui a conseillé de se soigner et lui a laissé quelques médicaments. Il m'a confié un coffret avec une série de grands maillages, dont il m'a tu l'usage. Je lui ai promis de les envoyer à son père.

Jean-Luc commençait à comprendre. « D'argent n'ai point voulu » était l'affirmation de la pauvreté dans laquelle Armel s'était complu, au service des autres. Mais « D'or en suis mort cousu » ? que signifiait ce second vers ? avait-il un rapport avec les grands maillages confiés au Capitaine Péroz ?

Il prit contact, à tout hasard, avec le prêtre de la paroisse dont dépendait le Manoir des Charmes. Il existait des archives, qui n'avaient jamais été classées. Jean-Luc serait le bienvenu s'il voulait se charger d'y apporter un minimum d'ordre.

Il ne s'était jamais livré à un tel travail. Il s'y attaqua cependant avec courage et résignation, persuadé d'être sur la bonne voie. Dans un registre paroissial figurait la date de l'inhumation du Comte Armel : 15 Mai 1890, avec mention, pour la cérémonie, d'une lettre de consignes. Il la retrouva au milieu d'un bric à brac d'images pieuses et de papiers divers. Sur l'enveloppe était inscrit : Obsèques du Comte Armel Berzec de Mommescuer. A l'intérieur un simple quatrain :

*Quand de partir l'heure sera venue,
Dans un linceul blanc m'enveloppez.
Avec mes bijoux il sera cousu.
Mon Afrique et moi ainsi bénirez.*

Jean-Luc soupira, heureux d'avoir compris. Il imagina les maillages en or de pauvre qualité assemblés pour fermer le linceul. Sans doute Armel avait-il tout préparé pour faciliter l'exécution de sa dernière volonté.

Il en fit rapport au Comte Kérian qui ne contesta pas l'histoire et le remercia en ajoutant :

« Armel fut à la fois le plus pauvre et le plus riche d'entre nous tous ».

CONTRIBUTION N°7

Une étrange épitaphe

Albert Ken

J'habite boulevard Raspail, à deux pas du cimetière Montparnasse, où je me promène de temps en temps. Il y a 3 ans, je découvris sur la tombe d'un certain Pierre Bizet (1979-2010) une bien étrange épitaphe :

*CI-GÎT UN MARI FIDÈLE
TUÉ PAR UNE EPOUSE INFIDÈLE*

Mon instinct de journaliste me poussa alors à en savoir plus sur ce drame et sur le sens de cette inscription quelque peu incongrue. Le lendemain je téléphonai à la prison de femmes de Rennes afin de vérifier si une Madame Bizet faisait partie de leurs pensionnaires. On me répondit, qu'en effet une Marie Bizet y purgeait une peine de 3 ans de prison pour un crime passionnel. Usant de ma qualité de journaliste, je demandai aussitôt à l'administration carcérale de m'accorder une autorisation de visite que j'obtins après avoir fait une demande écrite comme l'exige le règlement.

Notre rencontre eut lieu un jeudi matin, je fus d'abord frappé par son sourire et sa ressemblance avec Julie Delpy, l'égérie de Kieslowski. Après les présentations d'usage, je décidai d'aborder directement l'objet de ma visite.

« J'aimerais, dis-je, savoir le sens qu'il convient de donner à l'épitaphe inscrite sur la tombe de votre mari. Est-ce vous qui l'avez écrite ?

— Oui c'est moi, dit-elle en souriant, en fait j'ai voulu brouiller les pistes...

— Quelles pistes ?

— La piste des mots et du sens que chacun leur attribue...

— Mais encore ?

— Je pense que pour vous aider à comprendre, je ferais mieux de vous raconter notre histoire depuis le début. »

« Nous nous sommes connus à l'Ecole Normale de Cachan. Pierre m'a tout de suite plu. Bien que catholique pratiquante j'étais amusée par ses idées anticléricales et limite-anarchistes. Quand je me hasardais à démontrer que certaines de ses propositions étaient ou farfelues, ou inacceptables, il me répondait d'un ton grave et sans la moindre ironie : « Tu es une innocente et c'est pour ça que je t'aime ». Nous nous sommes mariés dès la fin de nos études. Pierre trouva un poste de professeur d'Histoire à Antony, où nous nous étions installés, et moi un poste de conseillère pédagogique chez Pigier, à cinq minutes du métro Châtelet. A part quelques remous provoqués par nos divergences de vue sur les comportements et règles morales de nos sociétés, notre existence demeura un long fleuve tranquille, jusqu'au jour où le meilleur ami de Pierre nous annonça que sa femme demandait le divorce en découvrant qu'il avait eu une liaison avec sa secrétaire. Sitôt le téléphone raccroché, me prenant à témoin, Pierre se lança dans une longue diatribe digne de Cicéron :

« Est-ce-que tu te rends compte que dix ans de vie commune, deux enfants, des joies et peines partagées, nos escapades à quatre ont été sacrifiés sur l'autel de la morale Judéo-chrétienne, pour une simple histoire de cul. Tout ça parce qu'un vieil illuminé, il y a plus de trois mille ans, a cru bon d'édicter dix commandements dont le septième « Tu ne commettras pas d'adultère », particulièrement pervers, incita illico nos sociétés dites civilisées à faire de la fidélité une vertu cardinale pour notre plus grand malheur. Car si nous faisons un peu de sémantique que dit M. Larousse sur la fidélité ? Une personne fidèle est une personne « qui manifeste de la constance dans son attachement, ses relations ». Je ne vois donc pas en quoi une liaison amoureuse en dehors du mariage altérerait les liens unissant deux personnes qui s'aiment. Imagine une société

où toute liaison amoureuse ne pourrait plus être invoquée comme un motif de divorce. Les conséquences en seraient incommensurables :

— Décongestion immédiate de tous les tribunaux de France et de Navarre.

— Mise au chômage de tous ceux qui profitent du malheur des autres : avocats, corbeaux, officines d'enquêtes et filatures.

— Des relations plus apaisées au sein des couples mariés. A la question traditionnelle posée à brûle-pourpoint par l'un ou l'autre conjoint « Tu as vu l'heure ? D'où viens-tu ? », on ne répondra plus « j'ai eu une panne de voiture » ou « je me suis endormi dans les toilettes du Ministère », mais « je n'ai pas pu résister à une péripatéticienne en sortant du bureau ».

La première fois, on peut s'attendre à quelques bris de vaisselle accompagnés de quelques noms d'oiseaux mais par la suite, l'habitude aidant, tout rentrera dans l'ordre au sein du ménage. Tout ça pour te dire que la fidélité est à mettre au rang des petites vertus, car vois-tu, un bon chien ou un bon esclave est fidèle à son maître et non l'inverse. La vertu cardinale qu'il convient de porter au pinacle est la constance. Le septième commandement de Moïse recevrait ma totale approbation si le Pape avait la bonne idée de l'amender comme suit : « Tu protégeras et accompagneras avec constance ton conjoint tout le long de ta vie ».

Ainsi parla Zarathoustra.

A la fin de son monologue, son état d'exaltation et sa colère étaient tels que j'ai jugé plus prudent de m'abstenir de tout commentaire. Le lendemain, cependant, j'étais décidée de revenir à la charge et à confronter l'homme à ses propres théories. Alors que j'épluchais des oignons avec un couteau de cuisine, je lui ai lancé d'un air détaché : « Je pense que ce que tu m'as dit hier sur la fidélité n'était pas complètement dépourvu de bon sens. Il y a deux ans, juste avant les vacances, j'ai eu une aventure au bureau avec un stagiaire et j'ai constaté que mes sentiments envers toi, non seulement, n'avaient pas changé, mais qu'au contraire cela m'avait rapproché de toi. »

Un long silence s'ensuivit, puis je l'entendis venir vers moi, et comme je lui tournais le dos, il m'embrassa dans le cou tout en me murmurant à l'oreille :

« Moi c'est à peu près vers cette époque que j'ai couché avec ton amie Elga... »

Je me suis alors retournée et j'ai plongé le couteau, que je tenais dans la main, dans son ventre. Quand les pompiers sont arrivés, il était déjà mort.

Vous êtes maintenant le seul peut-être à comprendre que cette épitaphe est mon dernier message d'amour offert à Pierre. »

Après l'avoir remerciée, je pris congé et je confesse que le vieux journaliste endurci que je suis eu un petit pincement au cœur en la quittant. Dans le train du retour je décidai de commencer, dans mon journal, une campagne contre les dégâts générés par le septième commandement du vieux Moïse, mais comme dirait Kipling, ceci est une autre histoire.

CONTRIBUTION N°8

L'hymne à la joie

Michel Catin

C'est un fouillis d'herbes folles et d'avoine sauvage. Parfois une ortie vient te caresser le mollet mais tu ne sens plus la brûlure. Tu avances, tu ne peux rien qu'avancer. Tu as dix ans. Tes cheveux ébouriffés dépassent à peine du végétal. Elle ne serait pas si sombre cette tignasse qu'elle se fondrait dans les épis, les chardons, les bourgeons. Mais on la voit trop bien dans la prairie dorée, elle se déplace laissant un sillage hésitant qui lentement se refermera aux prochains vents.

Soudain tu t'arrêtes et j'entends ton essoufflement. Ce n'est pas la fatigue mais l'étonnement. Comme souvent pendant un effort soutenu, si quelque aspérité retient le regard, on s'arrête et on souffle, on joint l'utile à la curiosité, et le cerveau se penche sur l'aspérité pour en détailler les contours, tandis que le corps profite de l'accalmie pour reprendre sa respiration ; ainsi devant l'étrange pancarte qui vient d'apparaître entre deux épineux tu halètes et tu récupères l'oxygène qui commençait à manquer.

*J'ai tant mené joyeuse vie
Cent ans libre
Les bien-pensants ont espéré
Me faire bien penser
Les culs-serrés ont bien cherché
A me serrer les fesses
Les culs-bénis m'ont entraîné
A la confesse*

*Mais j'ai sauté de la falaise
Comme l'air
Et les sirènes du grand bain*

*M'ont offert leur peau lisse
Leur ventre fut mon paradis
Reste attaché Ulysse
Je n'ai rien tant oui ni tant joui
Du chant joli*

*Lis de tes yeux et de ton cœur
Toi l'ami
Gagne et perds croque à ton aise
N'attends pas n'aies pas peur
Gai ton chemin de terre et mer
Quatre-vingt-dix années
Te verront vivre avec ardeur
A chanter ton refrain
D'âme qui vibre*

Tu as du mal à lire la pancarte. La peinture est dissoute, le bois du contreplaqué vermoulu. Les coulures de mousse couvrent les lettres et tu dois réfléchir pour inventer celles qui manquent. Tu réussis pourtant le premier paragraphe et tu te prends au jeu, tout fier, avec ces mots que tu n'imaginai pas voir un jour écrits sur un panneau de grande personne. Alors tu t'acharnes sur la suite plus abîmée encore, tu devinerais presque combien il fallut de ratures pour obtenir ce charabia.

Tu n'es pas sûr du résultat. Tu ne comprends pas bien, pas tout. Tu te demandes si les lettres que tu as posées sur la peinture écaillée, si les mots qui ont comblé les vides, sont les lettres exactes et les mots justes. Tu as appris il y a peu le mot EPITAPHE, et tu reconnais là une épitaphe, petit malin, même si le lieu ne correspond pas, même si tu te demandes ce qu'elle fait là, pourquoi cette épitaphe a-t-elle surgi là devant toi : aucun cimetière à la ronde, pas même un tombeau. Nul silence de mort ne vient troubler le murmure du vent, le bourdonnement des insectes, le ressac un peu plus loin, et tout le bruit de la vie qui t'entoure ; aucun squelette, aucun ricanement, aucun fantôme, mais un clair après-midi d'été dans les dernières prairies avant la mer. Appliqué, tu te concentres sur la pancarte abandonnée.

Tu arrives au bout de ta lecture, ou plutôt tu décides que ce que tu as décidé de lire est exactement ce qui avait été écrit, et tant pis pour les

mystères. Avant de repartir vers le rivage, tu te mets sur la pointe des pieds pour apercevoir l'horizon, pour repérer là-bas le rebord des rochers : le petit sémaphore est toujours là, il t'attend. De l'autre côté, vers la montagne, tu sais qu'il y a l'église et son école enfermée, tu entends la cloche qui bat le rappel.

Ils sont tous en train de partir à ta recherche. La cloche ne sonne jamais au milieu des après-midi d'été ni d'aucune autre saison d'ailleurs. Tu as retrouvé ton oxygène, tu contournes la pancarte et tu reprends ta marche insolente, tu ne vas quand même pas te faire reprendre par ces curés grimaçants, avec leurs règles implacables quand elles ne sont pas douloureuses. La jeune fille t'a promis qu'il y aurait une barque et il n'y a plus beaucoup à marcher pour en finir. La mer aussi devient ton alliée. Quand les herbes montent trop haut, elle force sur les vagues pour que tu puisses te diriger au bruit, tu connais l'endroit, juste en bas du sémaphore il y a une grotte où l'eau s'engouffre en une sourde explosion.

Et le voici, le sémaphore et la plateforme qui s'avance au dessus de la calanque. La mer aussi t'a vu ; les vagues s'apaisent. Sur la rive d'en-face, tu aperçois la petite plage où jadis, c'est ton arrière-grand-père Homère qui te l'a raconté quand tu étais très petit mais tu te rappelles toute l'histoire, un marin épuisé avait été recueilli par la fille du roi. Et la barque est là que viennent lécher les derniers rouleaux, le décor peint sur la proue te fait de l'œil. Tu regardes l'eau changeante, il faut y aller maintenant, tu ne t'es pas lancé dans cette aventure pour renoncer au dernier geste avant la liberté.

Encore une fois, comme toujours depuis la nuit des temps, la mer te fait signe. Là, en contrebas, dans le camaïeu de turquoise et d'émeraude, un bleu profond apparaît, juste assez grand pour toi et ton imprécision. Et tu sautes de la falaise.

Il y avait grande fête pour mon anniversaire. On avait convoqué le ban et l'arrière-ban des parents et des amis, des descendants des parents et des amis pour être plus exact parce que centenaire on n'en a plus beaucoup, des parents et des amis, et je n'en avais plus aucun. Enfants, petits-enfants, arrière-petits-enfants, petits-cousins ni d'Eve ni d'Adam, et les ribambelles de rejetons de mes chers disparus, ils sont venus ils sont tous là.

Evidemment j'étais au bout de la grande table. J'avais bien essayé d'expliquer qu'une table longue comme un jour sans pain n'avait aucun sens et que je ne verrais que deux personnes quand il y aurait cent ou mille invités, rien n'y fit et je m'emmerdais ferme, à mon âge on est trivial.

D'ennui ma pensée vagabondait, pourtant heureuse que tant de monde soit venu. Certes, beaucoup d'entre eux ne m'avaient jamais vu, et j'en soupçonnais certains d'ignorer le pourquoi des réjouissances. Elle titubait à travers le temps, étourdie du vin servi, je me plaisais encore au bon vin vieux, curieuse aussi de toute l'agitation qui se montrait à moi dans sa force de vie et de renouveau. Ainsi gambadait ma pensée.

Tout à coup je me souvins de la pancarte que j'avais déchiffrée le jour de mes dix ans, ce jour où je m'étais enfui pour enfin vivre, qu'on ne m'avait jamais retrouvé. Je me souvins de tous les mots que j'avais lus et des vers de mirliton. Je compris alors, je devrais dire enfin, que ma vie toute entière était ce contreplaqué vermoulu.

Une grande joie m'envahit, j'éclatai de rire, et je mourus.

CONTRIBUTION N°9

Drôle d'épitaphe

Jean-Jacques Maupetit

Je crains la pluie, je n'aime pas l'automne et je hais les dimanches.

En cet après-midi du dernier dimanche de novembre, il pleuvait. J'avais tout essayé : lecture, musique, télévision, rien ne pouvait retenir mon attention plus de quelques minutes. Arrivé au sommet de l'ennui et lassé de tourner en rond entre les quatre murs de ma prison pluvieuse, je décidai finalement de sortir...sans me douter que cette journée allait me procurer la plus étrange des surprises.

Je n'ai pas de parapluie, je n'en ai jamais eu, ou alors il y a longtemps et je l'ai oublié. Mon expédition tourna donc vite au fiasco humide : en quelques minutes, je fus trempé de la tête aux pieds tant par l'averse qui ne se retenait plus que par les gerbes d'eau soulevées par des voitures pressées d'aller je ne sais où, conduites par des chauffeurs bien au sec, méprisant ces piétons imbéciles allant dieu sait où

J'étais sur le point d'opérer une retraite stratégique dans le premier bistrot venu lorsque j'avisai une affiche placardée sur la façade d'un vaste bâtiment où l'on pouvait lire :

*« Dimanche 29 novembre de 10 h à 18h salon des collectionneurs.
Entrée gratuite »*

J'entrai.

Sitôt franchie la porte, je me trouvai plongé dans une atmosphère curieuse : de prime abord, l'alignement des stands dans la grande allée centrale ressemblait fort à ce que l'on peut voir dans toutes les foires d'automne ou de printemps, mais on y décelait également

comme un parfum de secret, comme une rumeur de complot. Séparés les uns des autres par des cloisons légères, ceux qui devaient être les collectionneurs accueillait la mine défiante des visiteurs qui semblaient leur chuchoter à l'oreille quelque mot de passe et qui discrètement, entrouvrant leur imperméable, laissaient apercevoir un objet mystérieux.

Au dessus de chaque stand une formule ésotérique indiquait aux initiés la teneur du culte qui se pratiquait là : arctophile, boxoferrophile, cappillabélophile, cucurbitaciste, ferrovipathe et autres fiscophilistes.

Quelque peu ahuri, je m'enhardis à pénétrer au hasard dans l'un des stands. Il s'agissait d'un schoïnopentaxophile. Sa collection était protégée des regards par un rideau rouge tendu au fond du local.

— Voulez-vous voir ? Un coup d'œil ne coûte rien et j'ai quelques échantillons à des prix très abordables. A moins que vous ne vouliez échanger ?

Je m'approchais. Il entrouvrit discrètement le rideau et je découvris avec horreur une exposition de nœuds coulants bien alignés, chacun muni d'une petite étiquette portant un nom et une date.

— Savez-vous que j'ai celle de François Villon ? C'est une pièce exceptionnelle !

J'étais entré chez un collectionneur de cordes de pendus. Je ressortis en courant.

Passé cet instant d'effarement je m'interrogeais sur les ressorts d'une telle ferveur pour la collection d'ours en peluche, de boîtes en métal, de fonds de chapeaux, d'étiquettes de melon, de trains miniatures, de timbres fiscaux et ...de cordes de pendus. Mais j'eus beau les observer et les questionner, je restais définitivement hermétique à leur passion.

Je me résolus donc à quitter cette assemblée de collectionneurs, probablement tous de braves gens et à reprendre mon errance jusqu'au bout de ce dimanche.

Et c'est au moment de franchir la sortie que je l'aperçus : presque caché tout au fond du hall, le dernier stand, anonyme, sans aucune marque distinctive, abritait un vieil homme assis derrière une petite table branlante dont le plateau nu ne comportait en tout et pour tout qu'une petite boîte en bois remplie de quelques fiches cartonnées couvertes d'une fine écriture manuscrite.

Le collectionneur lui-même semblait absent, je veux dire par là qu'il ne regardait rien ou plutôt qu'il regardait ailleurs. Intrigué je m'approchai jusqu'à entrer dans son champ de vision mais sans succès. Il me fallut agiter la main devant son visage pour le faire réagir. Il sembla alors s'éveiller :

— Ah ! C'est vous ! Mais je ne vous reconnais pas. Ça ne fait rien. Alors ? Vous l'avez ?

Il parut très déçu lorsque je lui avouai que j'étais un simple visiteur et que seule la curiosité m'avait poussé vers lui.

« Que collectionnez-vous ? » Lui demandai-je intrigué, avisant la nudité de son stand.

« C'est une longue histoire vous savez. Mais je n'ai rien d'autre à faire que d'attendre alors je peux vous la raconter et vous-même ne semblez pas très occupé.

Cela m'est venu il y a fort longtemps en visitant des cimetières. J'aime m'y promener. Non seulement pour le calme qu'on y trouve mais parce que chaque tombe est pour moi comme la couverture d'un roman. Un nom, celui d'un homme, d'une femme ou d'un enfant, deux dates plus ou moins proches, une époque récente ou oubliée et souvent rien d'autre. C'est alors que mon imagination commence à travailler car, voyez-vous, je suis écrivain. Oh ! Vous ne me connaissez pas, j'écris des petites choses qui sont rarement à la devanture des grands libraires, des nouvelles le plus souvent.

Un jour devant la tombe d'un sans grade, je me suis dit que ces anonymes mériteraient sinon une biographie, du moins une petite notice dans la grande histoire de l'armée des gens simples.

Alors j'ai décidé de m'occuper de tous ceux dont la tombe comportait une épitaphe. J'ai commencé par éliminer tous les gens célèbres qui ne m'avaient pas attendu pour faire parler d'eux. J'ai éliminé également les épitaphes ordinaires, convenues, celles qui ne disent rien et je n'ai retenu que les anonymes dont le début de l'histoire est gravée dans le marbre.

Il y a maintenant plus de quarante ans que j'écris. C'est un travail long et difficile, savez-vous ? De véritables enquêtes policières : retrouver les témoins, les faire parler, et puis surtout saisir tout ce que l'on a voulu mettre dans cette épitaphe. J'ai trouvé des histoires terribles : celle où la haine survit à la mort et où le stilet du graveur est un dernier coup de poignard, celle où l'amour est encore assez puissant pour s'écrire dans le marbre. J'en ai trouvé des drôles aussi.

C'est un travail de terrain qui a occupé toute ma vie et m'a fait sillonner la France et ses cimetières jusqu'aux plus reculés, ceux battus par les vents que l'on rejoint en bateau, ou ceux pour qui il faut attendre pour y pénétrer le départ tardif des dernières neiges.

Je n'ai plus assez de forces aujourd'hui pour faire seul ce travail, alors j'ai embauché un détective. C'est lui que j'attends ce soir. Je voudrais mettre un point final à ma carrière de collectionneur d'épitaphes en résolvant cette énigme curieuse sur laquelle je me casse les dents depuis longtemps.

J'ai trouvé dans le cimetière de cette ville une dalle de marbre sur laquelle sont gravés...les vingt premiers chiffres du nombre pi !
Quel est le sens, quelle est l'utilité de ces vingt chiffres voilà ce qui me taraude depuis des années ! »

Et disant cela, son regard s'éveilla en fixant quelque chose derrière moi. Je perçus une présence et découvris en me retournant celui qui devait être le détective.

Et voici ce que j'entendis :

— Alors ?

— Ce fut plus difficile que ce que je pensais. Alors, forcément, il y a eu des frais supplémentaires ...

— Je paierai, je paierai ! Racontez !

— Et bien voilà, j'ai fini par retrouver un lointain cousin qui m'a mis sur une piste.

— Laquelle ?

— Celle de l'épouse de l'homme qui vous intéresse, décédée il y a peu et enterrée au fin fond de l'Italie. D'où les frais, vous comprenez...

— Mais puisque je vous dis que je paierai ! Racontez !

— J'ai retrouvé sa tombe. Une dalle très simple, avec une inscription. Je crois que c'est la réponse à la question que vous posiez lorsque je suis arrivé. C'était finalement assez évident. Cinq mille de plus, ça ira ?

— Vous les aurez ! Mais parlez !

— C'est une citation tirée de Cyrano de Bergerac. Vous ne voyez pas ?

— Non !

— « Que dites-vous ?... C'est inutile ?... Je le sais ! C'est bien plus beau lorsque c'est inutile ! »

CONTRIBUTION N°10

De Famille

Olivier Collau

Quand Alex vit le numéro de son père s'afficher sur son téléphone, il frémit. Cela ne présageait rien de bon ; jamais son père ne l'appelait. Enfin, pas directement : ils se parlaient par l'intermédiaire des appels échangés avec sa mère. « Tiens, mon grand, je te passe ton père. Philippe, tu viens dire un mot à Alex ? ». Toujours le même cérémonial un peu factice.

« — Alex, c'est moi.

— Salut Papa. Qu'est-ce qu'il se passe ?

— Ta mère est à l'hôpital. Elle a fait une rechute cette nuit.

Douche glaciale. Mains qui tremblent.

— T'es avec elle, là ?

— Oui. Je me suis éloigné pour t'appeler.

Un silence. Empli de gêne et de crainte.

— Qu'est-ce qu'ils disent ?

— Rien de bon. C'est sérieux cette fois-ci.

— Qu'est-ce qu'on peut faire ?

— Viens. De suite. »

Alex sauta dans sa voiture. Les mains crispées sur le volant, il fonça.

Sa mère. Il était à ses côtés pas plus tard que le week-end précédent. Elle était fortement diminuée physiquement, mais gardait toute sa tête. Elle avait même demandé à se rendre au cimetière sur la tombe d'Ivan. Il l'y avait accompagnée. Depuis près de vingt ans c'était un rituel qu'ils partageaient. Au début ils y allaient tous les trois, mais rapidement son père avait renoncé, invoquant des souvenirs douloureux. Adolescent, Alex redoutait cette sortie du dimanche car fleurir la tombe d'Ivan l'impressionnait. Une épitaphe magistrale gravée dans un bel encadré en plein centre de la pierre déclamaient :

Toute ma vie je t'ai offert mon cœur, ma servitude, Seigneur, et je te remercie de ta clémence. Tu m'as donné une partie de Toi, un grand espoir. Je te loue, Seigneur, ainsi que Jésus ton Fils, ce cadeau du Ciel. En secret, nous savons que l'amitié et la foi nous font défaut. Mais les hommes dans l'Amour ne font qu'un, et offrent le meilleur.

Pour l'Éternité.

Ce ton biblique semblait venir d'un autre temps. Le texte, inhabituel, avait un goût suranné. Alex avait toujours été fasciné par ces mots, sans en saisir toute leur portée. Encore la semaine passée s'était-il tourné vers sa mère :

« — Décidément, ce texte m'intrigue toujours autant. Ivan, dans mon souvenir, n'était pas quelqu'un de très pieux.

— Il l'était... à sa manière.

— Mais il ne croyait pas en Dieu, si ?

— Il croyait en la vie, disons.

Sa mère avait marqué un long silence, avant d'ajouter :

— Il croyait en nous. Rentrons, maintenant, si tu veux bien. »

En partant elle avait envoyé un baiser vers la tombe, geste qu'Alex ne l'avait jamais vu exécuter auparavant. Décidément la tombe et son épitaphe semblaient renfermer un mystère de famille.

Car Ivan, c'était la famille. Ami d'enfance de sa mère, fille unique, les deux enfants avaient été élevés ensemble. Des liens fraternels s'étaient noués, à tel point qu'ils poursuivirent les mêmes études. L'un et l'autre, inséparables, choisirent le Droit et c'est en faculté qu'ils rencontrèrent Philippe, brillant élève. Une complicité les unit immédiatement, et le duo devint trio. Leur osmose fit des merveilles. Tous les trois caracolèrent en tête de classe comme s'ils ne formaient qu'un. Leur amitié indéfectible les amena à bâtir un projet professionnel commun : ils ouvrirent un cabinet d'avocats dès l'obtention de leur diplôme. Philippe était le cerveau de l'équipe, il sut mettre en place un réseau aussi précieux qu'efficace. Il incarnait le sérieux, la rigueur, la compétence. Clémence apportait son intuition féminine : dans un dossier épineux, elle n'avait pas d'égale pour trouver la faille. Sa connaissance des textes était exemplaire. Restait Ivan. Il était excellent orateur mais manquait souvent de recul. C'était le chien fou, le paon des prétoires. Mais le meilleur avocat des trois, selon ses propres associés. Leur entente généra une franche réussite durant de longues années. Jusqu'à ce que Clémence tombe enceinte.

Alex, fils unique, arriva sur le tard. Clémence avait trente-cinq ans. Philippe était au sommet de son art. Cette naissance fut un tournant pour les trois amis. Le cabinet continua de prospérer, mais quelque chose était brisé. L'amitié tenta bien de résister, mais inéluctablement le trio redevint duo, différent du duo originel.

Alex conduisait vite, il se remémora sa jeunesse. Les après-midi interminables passés au cabinet, que ses parents ne quittaient qu'à la nuit tombée. Les parties de cache-cache avec Oncle Ivan. Les pizzas qu'ils partageaient tous les quatre. En apparence tout allait bien, mais un jour Ivan disparut. Alex avait onze ans. Deux jours après la Gendarmerie retrouvait sa voiture écrasée contre un arbre, aux abords d'une route réputée peu dangereuse. Le mystère entourait

l'accident, il s'épaissit davantage lorsqu'à l'enterrement l'assistance découvrit le texte surprenant qu'Ivan avait laissé.

Clémence ne se remit jamais du décès de son ami d'enfance, et tint à se rendre au cimetière tous les dimanches. Une fois Alex avait demandé :

« — Maman, tu crois qu'Ivan s'est suicidé ?

— Je ne sais pas. On ne connaît jamais vraiment les gens. Chacun d'entre nous a des secrets enfouis... Parfois très profondément. »

Restait d'Oncle Ivan un souvenir ému et une étrange épitaphe prosélyte.

Alex déboula dans la chambre pour y trouver ses parents.

« — Maman, ça va ?

Au premier coup d'œil il comprit qu'elle était déjà loin.

— Je suis contente de te voir, mon grand.

— Je vous laisse, déclara Philippe avec son air fuyant.

Alex s'assit sur le bord du lit et prit la main de sa mère, qui lui sourit faiblement.

— Alex, c'est la fin.

— Mais non ! Ils vont te guérir !

— Tu ne sais pas mentir, tu aurais fait un piètre avocat. Maintenant écoute-moi bien : je veux que tu ailles au cimetière...

— Hein ?

— Tu vas déposer un mot sur la tombe d'Ivan...

— Quoi ? Mais on s'en fout d'Ivan ! Je ne vais pas te laisser maintenant !

Le regard de sa mère se fit intense, presque hostile.

— Je te demande d'y aller, mon grand. Tiens, voici le mot. Ne pose pas de question, un jour tu sauras lire entre les lignes. Va... je t'attends. »

A contrecœur, dans ce moment d'extrême émotion, Alex s'exécuta et se rendit sur la tombe d'Ivan. Il repéra un interstice dans la stèle, voulut y glisser le mot, mais se ravisa. Auparavant il ouvrit le feuillet : « Ivan, mon tour est venu. Je ne m'inquiète pas pour Alex, je sais que son père continuera de veiller sur lui. Je vais tâcher d'en faire autant. A bientôt, mon Ivan. Clémence. »

Alex replia le papier et le déposa, des larmes plein les yeux. A nouveau il lut l'épithaphe, fronça les sourcils. Un éclair le foudroya. Il courut à sa voiture, manqua d'avoir deux accidents ; arrivé à l'hôpital il monta les marches quatre à quatre. Hors d'haleine il jaillit dans la chambre :

« Maman ! L'épithaphe d'Ivan ! Ne me dis pas que... »

Elle l'interrompit d'un geste en posant un doigt sur sa bouche. Malgré sa mine atroce elle rayonnait ; elle irradiait de sérénité. Elle lui sourit simplement, un sourire qui valait tous les discours du monde. Alex la prit dans ses bras, et tous deux pleurèrent en silence. Une mère et son fils en parfaite harmonie.

Car il avait compris : ses cheveux frisés et ses joues creuses, sa complicité avec Oncle Ivan, le départ de ce dernier, les dimanches sur la tombe, l'effacement pathétique de son père.

Il sentit sa mère partir ; il la serra davantage. Il venait de lire entre les lignes :

*Toute ma vie je t'ai offert mon cœur, ma
clémence. Tu m'as donné une partie de Toi, un
Fils, ce cadeau du Ciel. En secret, nous savons que l'amitié et
l'Amour ne font qu'un, et offrent le meilleur.*

Pour l'Eternité.

CONTRIBUTION N°11

Le disparu du mur

Philippe Voyer

J'en viens à la branche le Cor de la famille et à la plus curieuse partie de cette chronique.

Pendant toute sa vie et dans tout le Trégor, on a nommé ma grand'mère Augustine le Cor, jamais Augustine Brouzic du nom de son mari comme on l'aurait fait dans n'importe quelle autre région de France. On disait à la rigueur Madame Brouzic quand il était là, mais dans toutes les têtes elle était restée une demoiselle le Cor, c'est-à-dire une sacrée tête de mule.

La famille le Cor était une famille de pêcheurs de Ploubazlanec et c'est là qu'Augustine a toujours vécu. Enfant, j'ai passé toutes mes vacances d'été auprès d'elle dans une petite maison de ce bourg. Souvent le soir elle évoquait pour moi un monde disparu, celui de l'Armor et l'Argoat, la mer et la terre d'autrefois. C'étaient surtout les histoires de pêche en Islande qui me fascinaient, les souvenirs des campagnes de son père, de ses oncles et de presque tous les hommes de sa famille. J'ai tellement passé de temps auprès d'Augustine à écouter ses histoires qu'elle se mit à me les raconter en Breton qui lui était plus naturel, de sorte que moi le petit Parisien, j'ai ainsi fini par parler Breton.

Plusieurs fois dans l'été nous nous rendions au Mur des Disparus, sur un côté de l'enclos de l'église de Ploubazlanec, et nous nous arrêtions devant une des plaques rappelant les goélettes qui n'étaient jamais revenues : celle de la « Marie-Charlotte » sur laquelle François, le frère d'Augustine, avait embarqué à 18 ans pour sa première campagne.

Ma grand'mère et les gens du village appelaient ces plaques des « mémoires ». A l'époque chacune était particulière. Certaines avaient une ornementation en nœuds de marin, d'autres étaient encadrées de couleurs vives. La « mémoire » de la « Marie-Charlotte » était ornée d'un petit tableau naïf représentant le naufrage : la goélette cassée en deux était en train de couler dans une mer violente, un marin à la mer levait les bras au ciel, et la Vierge Marie apparaissait nimbée dans les cieux. Augustine concluait chaque année la prière en disant « ma Doué, faites donc qu'il revienne un jour le Vanch, Jésus-Marie-Joseph » et elle se signait rapidement trois fois.

Ces émouvantes « mémoires » pleines de naïveté, vous ne pourrez plus les voir aujourd'hui dans le cimetière de Ploubazlanec. Elles n'étaient pas toutes du goût des curés et on les a remplacées sur le Mur des Disparus par les plaques austères, toutes identiques et bien alignées chronologiquement. La plaque de la Marie-Charlotte est aujourd'hui la dernière sur le mur. Après la 1^{ère} guerre mondiale quatre goélettes seulement furent réarmées, la « Marie-Charlotte fut la dernière perdue en mer en 1924 et toute l'activité s'arrêta dans les années 30. La pêche à la morue devint une industrie moderne avec des chalutiers aux puissants moteurs, des effectifs réduits et Paimpol se trouva déclassée pour cette nouvelle pêche par des ports plus grands, Saint-Malo, Dieppe, Fécamp, sans parler des Espagnols.

Une page est tournée mais moi, j'ai gardé en tête toute la « mémoire » de la Marie-Charlotte. Outre le tableau naïf que je pourrais dessiner encore aujourd'hui, je me rappelle l'épithaphe : « En souvenir de 22 marins de la Marie-Charlotte disparus en mer lors de la campagne de 1924 – Paix à leur âme, prions pour eux ». Lors d'un des derniers étés que je passais à Ploubazlanec, peu de temps avant la mort de ma grand'mère, je me rendis compte que cet épithaphe était rédigé un peu différemment des autres. On y lisait « En souvenir de 22 marins » alors que sur toutes les autres « mémoires » du Mur des Disparus, il était toujours indiqué « en souvenir des X marins ». J'en parlai à ma grand'mère qui hocha la tête deux ou trois fois avec les yeux dans le lointain, et bougonna « oui, oui, 22 disparus en mer, le compte y est pas ». Et puis rien d'autre malgré mon insistance.

Pour le sérieux de cette chronique familiale, je suis allé consulter les documents relatifs à la perte de la Marie-Charlotte au musée de

Paimpol où sont conservées les archives des sociétés de pêche qui armaient pour l'Islande. La conservatrice m'a aidé à m'y retrouver dans les documents anciens de l'armateur, la Compagnie des Pêches Kermeur, et à rétablir les faits quant au naufrage. François avait embarqué parmi 23 marins le 10 Mai 1922 à Paimpol sur la Marie-Charlotte, mais il n'est pas compté parmi les disparus dans le document faisant état de la perte du navire. En effet un autre rapport relate l'escale de la mi-campagne à Reykjavik pour prendre le courrier et transférer la cargaison des morues déjà pêchées sur le navire de service. Sur ce document il est mentionné que François ne s'est pas présenté au moment du réembarquement. On l'a cherché dans tous les bars de la ville, on l'a attendu 36 heures et le navire est reparti. Nous n'avons pas trouvé d'autres traces de François le Cor dans toutes les archives du Musée.

J'ai alors interrogé la conservatrice sur l'existence de cas similaires. Elle m'a expliqué que les accidents étaient fréquents à bord, qu'il arrivait trop souvent qu'une goélette revienne en ayant perdu un membre d'équipage en mer ou que certains marins meurent à terre en Islande, suite à leur débarquement pour maladie ou lors d'une vilaine bagarre. Mais il y avait alors toujours un document établissant le décès.

Je n'en sais donc pas plus et en suis réduit aux suppositions. C'était la première saison de pêche de François, la plus dure, avec des désillusions, du désespoir peut-être. A-t-il choisi une autre vie ailleurs ou la mort a-t-elle été la seule issue ? Les pêcheurs de la famille, mon arrière-grand-père particulièrement, ont dû essayer de comprendre. Et peut-être ont-t-ils su le fin mot de l'histoire mais ils ont finalement choisi de faire comme s'il était mort en mer. J'imagine qu'ils n'ont cependant pas pu mentir au curé ni à Dieu dans la rédaction de la « mémoire » d'où le chiffre 22 et non 23, et un « s » en moins dans la rédaction de l'épithaphe. Augustine n'a pas été dupe non plus.

Depuis cette découverte, mon enquête s'est orientée dans deux directions. La Bretagne d'abord : j'ai cherché dans les souvenirs des uns et des autres s'il y avait d'autres traces de cette affaire mais n'ai rien trouvé. La famille le Cor a presque réussi à partout « noyer » François dans la mémoire. En fait je suis le seul modeste témoin de deux petits riens, le simple souvenir d'une lettre manquante sur une

épitaphe disparue et la curieuse prière de ma grand'mère sur la fin de sa vie, les infimes signes qu'il se cachait quelque chose de mystérieux dans notre histoire familiale.

L'autre direction c'est l'Islande bien sûr, mais comment faire ? Naïvement j'ai cherché sur Internet s'il y avait des « le Cor » et même des « le Corson » ou des « le Cordottir » en Islande, il n'y en a pas ! Mais peut-être avons-nous là-bas des cousins qui portent un autre nom et qui sont aussi des sacrées têtes de mules. Je m'envole donc pour Reykjavik demain. J'espère y trouver de quoi écrire le chapitre suivant de cette chronique. François aurait 108 ans et je doute de le trouver vivant, mais qui sait... A tout hasard j'ai préparé mes phrases en Breton pour le saluer. Je lui dirai ce que lui aurait dit sa sœur Augustine s'il était revenu à Ploubazlanec : « *ma Doué benigett, tezo Vanch* »¹.

¹ *Dieu me bénisse, te voilà donc François.*

CONTRIBUTION N°12

L'Enfer, c'est l'Autre

Frank Lirzin

Éliminer Vincent n'aura pas été bien difficile. Ce n'est jamais compliqué de se débarrasser d'un ami, surtout quand il est votre meilleur ami. On connaît ses us et ses coutumes. Il suffit d'attendre le bon moment au bon endroit pour le faire passer dans l'autre monde. Tuer n'est pas bien compliqué. Il suffit de cinq secondes de courage. Mais, savoir ce qu'un ami laissera derrière lui, quel sera son souvenir, voilà un exercice beaucoup plus délicat. Quel dernier mot le mort laissera-t-il dans notre mémoire ?

Au début, j'avais pensé à quelque chose d'assez simple, un peu passe-partout : « à mon meilleur ami, Paul ». Mais, j'ai eu peur que cette platitude n'attire le soupçon. Il y aurait toujours quelque promeneur de cimetière capable de s'interroger sur l'apathie d'une telle expression. N'étais-je pas censé m'épancher à grands renforts de larmes et écrire dans le marbre quelque chose de plus sentimental ? Vues les circonstances de la mort de Vincent – je l'avais fait tomber sur les rails de la ligne 1 – cette froideur serait forcément suspecte.

Jusqu'alors, la police avait cru à un bête accident. Tous les jours, des hommes glissent sur les rails, par accident, pour se suicider, la police n'avait pas le temps de s'intéresser à chaque cas. Il fallait donc éviter au maximum que ce énième accident ne paraisse suspect. Avec une telle inscription, les proches, surtout les fans de Vincent ne manqueraient pas de s'interroger. Je les sentais déjà méfiants à mon égard.

Vincent était un homme prudent, qui faisait attention à chacun de ses pas, et ne prenait jamais de risque. Il n'était pas non plus d'humeur mélancolique ou du genre à vouloir mettre fin à ses jours. C'était un

homme régulier, professionnel, une sorte de gendre idéal qui plaisait à tout le monde. Il était impossible qu'il soit tombé *seul* sur les rails. Et il était impossible que son ami le plus proche, moi, ne manifeste pas plus de tristesse à son encontre.

Quelque chose de plus empathique passerait mieux, par exemple : « Vincent, sans toi, le monde me paraît si vide...Paul ». Un peu gnangnan mais beaucoup plus explicite. Avec cela, il était clair que moi, son meilleur ami, ne pouvait avoir commis un geste aussi horrible. Qui se mutilerait volontairement du trésor d'une amitié ?

Une amitié de quinze ans. Nous avons une vingtaine d'année lorsque nous nous sommes rencontrés au jardin du Luxembourg. Je lisais *Le portrait de Dorian Gray*, il n'y avait pas de soleil, juste une pâle luminosité. Mes cours à la faculté de droit s'étaient terminés plus tôt. J'en avais marre du droit. Civil, pénal, travail, marre. Mon ambition de devenir avocat n'était plus qu'une illusion lointaine. Que pouvais-je faire de ma vie si je étais incapable d'être avocat ? Pour éviter les tourments existentiels, je lisais, j'écrivais.

Vincent est venu s'asseoir à côté de moi. Il n'était pas beaucoup plus âgé que moi, un an tout au plus, mais il paraissait beaucoup plus sérieux. Il a sorti un livre : le même que le mien. Oscar Wilde. Nous nous sommes regardés, amusés, comme deux amis qui se connaissent depuis longtemps, et se regardent avec complicité. « C'est amusant ! Le destin. Enchanté. Moi, c'est Vincent. Etudiant à Ulm. En lettre. ». J'étais impressionné. Je murmurai : « Et bien, moi, je m'appelle Paul, j'étudie le droit à l'Université, mais je dois avouer que les gros livres du Code ne sont pas fait pour moi, alors je préfère les romans... ». Vincent avait souri, un sourire large et franc, qui semble vous prendre dans ses bras.

Nous sommes devenus amis, les meilleurs amis du monde. Malgré nos différences, ou peut-être grâce à elles, nous nous sentions bien ensemble. Lui, plutôt grand et bien mis, calme et impassible, scrutant le monde de ses yeux d'aigle ; moi, plus petit, ne sachant jamais comment assortir mes chemises et mes chaussettes, incapable de pousser un projet à son terme, perdu devant un monde trop vaste et effrayant.

Tout est allé vite, il est devenu écrivain, à raconter les choses et les êtres ; moi fonctionnaire, à remplir des dossiers, à tenir le monde loin de moi.

« Sans toi, le monde... » Ses romans avaient beaucoup de succès. Les médias l'invitaient à tout va, mais il restait discret, et cela contribuait à sa légende d'auteur mystérieux et génial. Pour ma part, je m'ennuyais. Nous passions beaucoup de temps ensemble, à ressasser mes angoisses, à parler de ses futures œuvres.

En apprenant sa mort, les lecteurs s'étaient sentis orphelins. Je me doutais qu'ils seraient nombreux à venir voir sa tombe, même si je m'étais arrangé pour que son enterrement soit le plus discret possible. Et j'imaginai déjà l'un d'entre eux découvrir mon nom, le taper sur google, se poser des questions. « Vous, Paul, le petit fonctionnaire, n'étiez-vous pas jaloux de votre ami génial écrivain, Vincent ? ». Je voyais déjà les manchettes.

Quelque chose de plus modeste ? « Vincent, un ami. » Il était toujours en joie, curieux du moindre détail, quand je flottais perpétuellement dans un brouillard visqueux, mon quotidien. Il survolait notre monde, et s'amusait de ma figure pataude. Avec lui, je revivais, mon brouillard quotidien était traversé d'éclairs.

Mais, un jour, il fallut bien que je le présente à Suzie. Elle et moi nous étions rencontrés au Ministère. Nous n'étions pas mariés, peut-être pas paresse, sans doute par peur. Mais, nous étions heureux. Vincent chamboula tout.

Suzie, comme toutes les femmes qui s'ennuient, tomba sous son charme. Auteur à succès, conteur adroit et attentif, il savait s'y prendre pour donner à rêver. Elle s'est mise avec lui.

Je m'en suis aperçu le soir où elle l'a appelé en gémissant alors que nous faisons l'amour. Les preuves se sont accumulés, mais je n'ai rien osé dire, et la comédie a duré. Le quotidien devenait de plus en plus visqueux, hideux, décourageant, et je fuyais cette impression dans cet étrange ménage à trois tissé de mensonges.

Vincent m'a appris à vivre pleinement, il m'a aussi pris ma femme. « Vincent, un ami », un ami, vraiment ? Est-ce pour cela, pour cette

duperie, que je l'ai tué ? Peut-être. C'était une façon comme une autre de trouver une issue.

Il n'y a pas de bonne épitaphe pour Vincent, pas possible de séparer les bons des mauvais souvenirs.

J'en suis arrivé à la conclusion qu'il ne méritait pas d'épitaphe. Non parce qu'il n'a pas été un homme hors du commun, ou parce qu'il a pu susciter en moi autant de jalousie que d'admiration. Ni parce qu'une telle épitaphe aurait pu me démasquer.

Non, parce qu'un double littéraire ne mérite pas autant d'attention.

Quand, à 20 ans, j'ai eu l'idée d'inventer un double avec un pseudonyme pour faire publier mes modestes textes, je ne me doutais pas qu'il aurait un tel succès. Avec Vincent, je pouvais être quelqu'un d'autre. C'était un rôle que je tenais à merveille. Avec Vincent, j'avais l'impression d'exister. Mes lecteurs imaginaient un homme totalement différent de moi.

Et Suzie aussi s'est mise à croire à la même fable, que derrière Paul, il y avait Vincent, derrière la façade sans valeur, il y avait une sorte de génie. Quand je la prenais dans mes bras, c'est Vincent qu'elle embrassait. Elle ne vivait que pour un personnage de roman. Cela n'avait plus de sens. Il fallait que le pot aux roses soit brisé. J'ai inventé une histoire bidon, Vincent qui tombe sur les rails, son corps déchiqueté, méconnaissable. Les lecteurs avaient tout gobé, les romans, c'était fini. Suzie n'aurait plus que moi à aimer. J'ai même négocié avec le fossoyeur une fausse tombe.

Où, finalement, je ne mettrai pas d'épitaphe.

Ou alors celle-là : « *On n'est jamais plus heureux qu'avec soi-même.* »

CONTRIBUTION N°13

Pourquoi cette épithète

Stéphane Berrebi

On appellera E la catégorie des espaces vectoriels sur le corps K munie du foncteur isomorphisme.

1) Soit E un espace vectoriel moustachu appartenant à E et f une E -application linéaire bouclée, montrer que $f(E)$ gambade dans la forêt.

L'objet de ce problème est l'étude des propriétés de quelques fonctions numériques continues particulières qui ont été à un moment ou à un autre en relation avec f ou E .

g est une application continue de \mathbb{R} dans \mathbb{R}^+

h est une fermière plutôt volage.

$g(x)$ tend vers zéro quand x tend vers l'infini, à gauche et à droite.

e est une application de \mathbb{R} dans \mathbb{R} telle que : $\sup(-e(x), e(x)) < 1/N$
(où $N = E(x) + 1$)

2) Montrer que $g+e$ tend aussi vers 0 quand x tend vers +/- infini.

A l'approche de la quarantaine g voudrait changer. Depuis deux ans, g a rencontré f , une application infiniment dérivable de \mathbb{R} dans \mathbb{R} qui vérifie la propriété dite d'exponentialité : pour tout x, y dans \mathbb{R} , $f(x+y) = f(x)*f(y)$.

2) Montrer que si $f(0)$ est non nul alors $f(0)=1$, et $f(n)=f(1)^n$ pour tout n dans N , puis pour tout n dans Q . Puis pour tout n dans R . Puis pour tout n dans C . Puis pour tout n partout.

2) Que se passe-t-il alors si $f(1)$ est <0 ? Personne n'y a pensé. Qui serait prévenu en cas d'accident ? Qui ?

g voudrait bien elle aussi avoir la propriété d'exponentialité, mais elle ne peut pas se déplacer sans être accompagnée de $e(x)$ qu'elle traîne comme un boulet depuis des années.

f reproche à g son manque d'ambition et g commence à boire. Montrer que f ne mène à rien. f voudrait prendre quelques jours de repos pour se changer les idées. Ce n'est pas facile avant la déclaration d'impôts. Que choisiriez-vous en priorité :

- a) un weekend en Toscane (ajouter 2 points)
- b) une semaine au Club Med (ajouter 1 point. Boissons en sus)
- c) une retraite dans un couvent du centre de la France prêté par un homme d'affaires.

NB : on pourra commencer par montrer que si un nombre premier p arrive en retard on peut lui trouver un remplaçant $\leq 2p$ (utiliser le théorème de Tchebichev après 10 h)

2) Est-ce qu'il existe une fonction g' qui pourrait remplacer g au pied levé ?

2) pourquoi n'y a-t-il que des question 2 ?

Intermède géométrique : ABC est un triangle rectangle en B et I l'intersection des bissectrices à partir duquel on mène une droite (c) parallèle à AB ce qui ne sera pas sans conséquences.

(c) coupe AC en J et BC en K . J pousse un petit cri. K saigne abondamment. I regarde impuissant, sans rien faire. g appelle BC qui ne répond pas et essaie alors d'organiser une réunion pour le lendemain. La fermière volage n'a pas donné de nouvelles depuis le début du problème et $f(E)$ échappe de justesse à un chasseur. E ne se rase plus depuis quelques jours : cette histoire de nombre premier p le tracasse.

g commence à penser que f n'est pas l'application linéaire bouclée du début du problème. Mais alors qui est f ? comment peut-elle être infiniment dérivable alors qu'elle parle à peine Urdu ? Comme d'habitude on découvre un epsilon plus petit que $1/n$ et cela crée des remous : d'abord il y a trop de n dans ce problème, beaucoup trop de haine, et surtout, est-ce que f existe vraiment ? où ? quels sont ses moyens d'existence ? une enquête de voisinage aboutit vite à une impasse : si V est un voisinage de x, et V est inclus dans W, alors W est un voisinage de x, sans parler des intersections. Très vite tout le monde prétend être un voisinage de x. g est de plus en plus troublée. On retrouve le corps sans vie de e dans une forêt. Quelques jours plus tard f(E) est interrogé par la police, mais il s'avère que c'est plutôt une police de caractères. Très vite, « Peut-on vraiment connaître les entités mathématiques ? » devient la question à la mode. Un colloque est organisé au Collège de France. À la suite d'examens de routine, f découvre que $f(o)$ est légèrement plus petit que 1. Un régime drastique s'impose. Eviter les multiplications et les additions. Mais f ne peut cesser son activité sans tendre elle même vers 0. Tout s'accélère alors. Une relecture attentive montre qu'en fait il ne s'agissait pas exactement d'examens de routine mais d'examens de Poutine. Poutine est le président de la Russie or il n'y a aucune

trace de Russie dans les espaces vectoriels de **E.**

g part en Toscane rejoindre f. Là ils font la connaissance de I et J partis récupérer après l'affaire de la bissectrice. F avoue à g qu'elle a eu une aventure avec E, mais que c'est la dernière fois qu'elle sort avec un espace vectoriel et qu'elle a été séduite par sa moustache. I et J apprennent des rudiments d'Italien. De passage à Sienne, g écope d'une contravention de 300 euros en centre ville. I lui sert de traducteur et injurie gravement le commissaire par manque de maîtrise de la langue. E envoie un chèque pour payer la caution mais les italiens refusent les chèques des espaces vectoriels. Désespéré E se suicide en chantant l'air de la Tosca. Sur sa tombe, f fait graver « $Ker f + f(E) = E$ ». g s'enfuit en criant « **pourquoi cette épitaphe ?** ».

CONTRIBUTION N°14

Epitaphe on line

Rémi Rousseau

Je m'appelle Troy Brant, j'ai 42 ans et un métier assez singulier puisque chaque jour, j'annonce la mort de 522 personnes en moyenne. J'ai quitté il y a quatre ans mon précédent job aux ressources humaines de P&G, je trouvais que mon travail n'avait aucun impact sur la vie des gens, et j'ai recherché un travail où je pourrais faire la différence. Je l'ai trouvé. Je travaille chez facebook et c'est moi qui m'occupe de la mort ici.

Vous-êtes-vous déjà demandé ce qu'il advient d'un profil facebook après la mort de son propriétaire ? De cette pinacothèque de moments de vie, d'échanges, d'amours ? C'est la question à laquelle on m'a demandé de répondre à mon arrivée : un des employés de l'entreprise, Jack, venait de mourir d'un accident de VTT, laissant au monde son profil facebook désincarné. Traumatisme dans une boîte où l'âge moyen est de 27 ans, et où la seule religion acceptée est celle du code. "Tu es vieux, tu as de l'expérience humaine, occupe-toi de ça" m'a-t-on dit. Après plusieurs tentatives, j'ai mis au point un mécanisme bien huilé : mettons que vous avez malencontreusement trouvé la mort - pas de chance, mais ça arrive à tout le monde -, une méchante tuberculose par exemple. Un de vos proches, frère, soeur, collègue, petit ami, n'importe qui tant qu'il est votre ami sur le réseau, peut alors remplir un formulaire spécialement dédié sur ces questions de vie et de mort, formulaire qui arrivera directement... à moi. Pour éviter les –nombreuses- blagues je vous demanderais de la prouver, cette mort, avec un document à joindre. Et là je fais confiance à la créativité de l'envoyeur : généralement, je reçois des rubriques nécrologiques, des faire-part de décès mais je peux avoir plus audacieux : coupures de presse, photos du défunt (j'ai tout eu dans le genre, du cadavre avec deux balles dans la peau jusqu'à un tas de cendre), j'ai même eu un gars une fois qui avait annoncé lui-même sa

propre mort. Ensuite, je vérifie : c'est pas de la grande enquête, il n'y aurait pas vraiment matière à série TV, mais mon job ne s'arrête pas là.

Dans la tradition hébraïque, c'est l'ange de la mort Azraël qui raye de ses registres le nom des hommes à leur décès : il devrait m'appeler car chez facebook j'ai optimisé le processus. Je n'ai qu'une petite case à cocher dans l'interface d'administration du site : « *deceased* ». Alors un bandeau discret viendra s'ajouter discrètement à votre profil, indiquant très élégamment que c'est là le profil d'une personne décédée, un cénotaphe à votre mémoire d'outre-tombe. En aucun cas votre profil ne sera supprimé, c'est la politique maison. Je peux vous assurer que ça en surprendra plus d'un dans vos 150 amis. Mais avant de cocher cette case, je me serais permis une petite indiscretion, l'interface d'administration me laissant l'accès à toutes vos infos personnelles, je pourrais alors jeter un jugement hâtif sur votre vie, là où vous en étiez, si c'est arrivé trop tôt... ou trop tard. Et surtout je passerais quelques secondes à lire votre dernier « statut », si symbolique, ces dernières paroles que vous aurez jamais exprimées sur le site seront peut-être un jour le seul souvenir qui restera de vous dans quelques décennies voire quelques siècles au vu des ambitions pharaoniques de Mark Zuckerberg et des investisseurs assez fous pour le suivre. Ce statut trouvera sa place en haut de votre profil-mémorial, comme l'épithaphe numérique de votre existence, le point final de votre vie.

Mais ça, évidemment, vous ne le saviez pas en le rédigeant.

J'ai commencé mon travail d'épithapiste avec Joe. Joe Maiden, vingt quatre ans, texan, très actif sur le réseau, j'avais pu voir les photos de ses études à Dallas, de sa copine blonde (fausse) Sharen, sa participation active au parti républicain, et sa bagnole, une Ford Mustang Fastback GT 390, « la même que dans Bullit » comme il aimait le rappeler. Il est décédé au volant de cette même voiture dans la nuit du 4 au 5 novembre 2008, le lendemain de l'élection d'Obama, avec 2g5 d'alcool dans le sang d'après le bref rapport de police qu'on m'avait envoyé seulement quelques heures après sa mort pour justifier de son décès.

Son dernier statut, Joe l'a écrit, bourré, à 22h46 : « *Barack, va en enfer* »

J'ai tout de suite éprouvé une forte sympathie pour ce gars et j'étais profondément triste que ces quelques mots, « *Barack, va en enfer* », viennent dresser éternellement un portrait pathétique du Joe post-mortem. Je me suis alors permis de commettre un sacrilège chez facebook, j'ai modifié son dernier statut dans la base de données. La manipulation technique n'est pas simple, mais tout le monde sait ici que c'est possible ; la rumeur dit que c'est Mark lui-même qui avait programmé cette fonction au début du réseau pour détruire le couple d'une fille qu'il convoitait (ça n'avait pas marché). Le plus difficile restait de trouver quoi faire dire à ce fantôme de Joe Maiden pour qu'on se souvienne de lui comme le bon gars qu'il avait (peut-être ?) été. « *C'est un soir de défaite, mais je suis content de m'être battu pour mes convictions, et je suis sans regrets.* » En appuyant sur entrée, mon cœur battait la chamade : la marionnette que je venais de choisir pour cette première performance de ventriloque virtuel était un cadavre de 98 kgs. Je me sentais mal.

Je suis retourné plus de cent fois sur le profil-mémorial de Joe les jours qui ont suivi, guettant les commentaires de ses amis, la peur au ventre. J'avais peur d'être démasqué, peur qu'ils aient remarqué le changement subit de statut de leur ami, peur qu'ils ne me démasquent. Mais les commentaires ont été incroyables ; ses amis du baseball « *Merci Joe, pour tout ce que tu as été pour nous, c'est beau de savoir que tu nous quittes en affirmant que tu es sans regrets* » ; sa nana « *Joe, tu as été l'unique amour de ta vie, j'admire ton combat dans cette campagne, et qui tu as été, je prie pour toi et continuerai à t'aimer* » suivi de dizaines d'autres éloges.

Je me suis senti grisé. A défaut de changer la vie des gens, je pouvais changer leur mort. J'ai continué. C'est devenu une drogue, une addiction, une mission, quelque chose plus grand que moi. Tous les jours, parmi les centaines d'utilisateurs facebook qui ne sont plus, j'en choisis au moins une dizaine qui auront la chance d'être « *épitaphés* » de ma main. Ainsi j'ai fait dire à une jeune ballerine fauchée par un bus « *ma vie est un ballet heureux* » (625 commentaires), à un collégien de 13 ans emporté dans la journée par une méningite foudroyante un très sobre « *je vous <3* » (1278 commentaires), à une star droguée sur le déclin « *merci pour ce temps passé sur scène* » (1346 commentaires), révérence que j'ai jugée après coup un peu osée. Un des coups dont je suis si fier est

d'avoir réconcilié un père de Philadelphie avec ses quatre enfants, en écrivant un faux message de sa part. Je l'ai envoyé à ses enfants sous mon adresse facebook en prétendant que « *ce message était resté enregistré dans les brouillons de votre père, sans doute comptait-il vous l'envoyer prochainement.* » Il n'y a pas de possibilité d'enregistrer de brouillons sur facebook, mais je n'allais pas laisser une trivialité technique gâcher une si belle histoire.

Ainsi va ma nouvelle croisade, amener un peu de joie dans la mort des gens. Il est fort possible que nous nous recroisions un jour, pas trop pour vous je l'espère. En tout cas, si vous avez raté votre vie, ce n'est pas si grave, prévenez-moi et je tâcherais de réussir votre mort.

CONTRIBUTION N°15

Pourquoi cette épitaphe

Serge Raffet

La piscine est un lieu magique. J'aime nager dans une piscine presque déserte. Un masque sur les yeux, je plonge mon visage sous l'eau. C'est le silence, le calme, les ondulations de la surface ont disparu. Ici et là, une poignée d'autres nageurs se meuvent lentement.

J'aime regarder les jeunes femmes sous l'eau. Presque nues, je regarde leurs corps, leurs membres qui se déplacent comme des mécaniques précises. Leurs peaux brillent légèrement, leurs formes font rêver quand leurs bras, leurs jambes, leurs cuisses se rapprochent et s'écartent. Elles sont naturelles, impudiques, elles ne se savent pas observées. Au gré des longueurs qu'elles parcourent, et de celles que je fais, de préférence plus lentement qu'elles, pour les observer sous plusieurs angles, je les analyse, on pourrait dire que je les ausculte sans les gêner, elles poursuivent leurs exercices sans se douter que le requin qui nage autour d'elles est un voyeur poétique.

Voyeur ? Après tout, n'est-ce pas Dieu qui a créé ces êtres sublimes et silencieux, et qui a doué l'humain de l'imagination qui lui a permis à son tour d'imaginer les piscines. Serait-ce pour nous tenter pour nous punir ensuite d'avoir silencieusement admiré Ses créatures s'Il estime que nous sommes des êtres grossiers ? Mais Dieu a créé l'homme, donc la femme, à son image. Je n'oserai le qualifier d'obscène. Nous sommes tous des êtres naturels et la nature est infiniment diverse.

Dieu. L'univers est une création tellement complexe ! Se peut-il qu'une autre créature aie pu imaginer, calculer notre monde et tout ce qui l'entoure, ces galaxies innombrables, dont certaines doivent sans doute, statistiquement, contenir des planètes semblables à la nôtre,

peuplées d'êtres qui nous ressemblent, ou plus bizarres encore, plus compliquées ?

On me dit que l'Univers a commencé d'exister il y aurait 13 ou 15 milliards d'années. A raison d'un euro par an, en supposant la capitalisation de cette somme, on pourrait redresser le déficit de tous les pays en dette de la Terre. Mais avant ? Ne dites pas que c'était le Big Bang. D'abord, parlons français, c'est la plus belle langue de l'Univers. Sauf qu'on ne connaît pas celles des autres planètes infiniment lointaines dont je serais bien étonné qu'il n'en existe pas. Alors, dites-moi ce qui se passait avant le Big Bang ? Qui a touché le bouton du détonateur ? Dieu, encore Lui ? Et cet univers, qu'on appelle ainsi parce que personne n'a trouvé d'autre mot, il serait infini, paraît-il, prétendent encore d'autres créatures de Dieu mais un certain Albert Einstein, créature de Dieu lui-même, dit que ce n'est pas vrai, que l'Univers est fini en dimensions, même si celles-ci sont tellement gigantesques que personne ne pourra jamais aller voir ce qui se passe au bout.

Je me mets à douter. Depuis qu'on sait ce qui s'est passé dans le monde avant nous, mais on ne remonte guère dans ce domaine que quelques millénaires car avant on ne savait pas écrire et ce que pensaient nos ancêtres n'a pas résisté à l'érosion du temps et de la mémoire humaine, tant de théories ont été émises dans tous les domaines qui ont été démenties par des théories aussi évidentes une génération plus tard, en est-il de même pour les pensées fulgurantes de Monsieur Einstein ? Se retourne-t-il de honte dans sa tombe ? Je comprends ceux qui demandent qu'on les incinère, cette gymnastique leur est au moins épargnée.

Dieu encore. C'est Lui qui a imaginé tout cela. Pourquoi ? S'ennuyait-il au fond de l'Univers, a-t-il voulu jouer, a-t-il créé ce jeu de Lego pour voir comment se comportent ces créatures, Ses créatures, qu'on appelle les humains et dont on prétend qu'ils Lui ressemblent, pour s'observer et mieux se connaître, comme s'il n'y avait pas de miroirs chez Lui ?

Je reviens à l'univers et au temps, qui est la quatrième dimension – mais s'il y en a quatre, voire plus d'après certains savants, il y en a d'autres – à quoi ressemble un univers à dix dimensions, ou trente-sept ?

Chez le boucher ce matin, je regardais sur l'étalage une cervelle d'agneau. Deux cents grammes, peut-être moins, de substance blanchâtre et molle, à la surface striée de sillons vaguement colorés ça et là de traces de sang. Pourtant, cette masse dérisoire gouverne un corps aussi lourd qu'une créature humaine, voit et entend, donne des ordres que la brebis ignore mais qui permet à son être de vivre, se déplacer, se nourrir, digérer. Penser et aimer ? L'instinct animal est lové dans cette cervelle. La brebis a-t-elle un conscience, une imagination, des sentiments religieux ? A-t-elle l'angoisse de la mort ?

J'en reviens à la question fondamentale : pourquoi Dieu s'est-il donné la peine de construire cet univers, en six jours d'après certains, au lieu d'aller passer une semaine au Club Méditerranée pour oublier Sa solitude ?

Pour éviter aux humains, et aux autres créatures comme cet agneau dont je vais ce soir déguster la cervelle cuite que j'aurai fait revenir à la poêle, de se poser trop longtemps ces questions lancinantes, angoissantes, Il a imaginé de les faire mourir, tous au même âge, sauf ceux qui s'étourdissent dans les plaisirs de l'alcool et des fumées pour ne pas y penser, ou qui sont incapables de penser. Et pour leur enlever tout regret de ne pas continuer à vivre et poursuivre leur recherche de la réponse à ce mystère, il les détériore : les humains flétrissent, deviennent malades, les plus belles femmes se couvrent de rides, on les respecte faute de ne plus les désirer alors que Dieu les avait conçues désirables pour assurer le renouvellement de la race. Alors se pose l'autre question : que se passe-t-il après la mort, quand les chairs refroidies pourrissent dans un coffre de bois ou de plomb pendant que les parents pleurent et prient, sauf ceux qui pensent déjà, quand ils n'avaient pas commencé bien avant, à ce qu'ils vont faire de l'héritage et comment ils vont s'efforcer d'en ramasser un peu plus que ce qui légalement leur revient et que les proches et les amis pleurent, quand le défunt est riche, de ne pas en hériter ?

On m'a suggéré une réponse, disons une hypothèse : il faut analyser le problème dans l'autre sens, considérer que c'est l'homme qui a inventé les dieux, ce qui économise une majuscule. Cela n'explique pas grand'chose parce qu'alors les questions posées persistent mais

il n'y a plus lieu de perdre du temps à chercher la réponse et les humains peuvent alors se complaire dans les jeux qu'ils apprécient le plus, c'est-à-dire se contredire, se disputer, se battre, se faire la guerre et se réconcilier pour faire la guerre à d'autres, indéfiniment. J'ai calculé que depuis deux mille ans qu'on tient des archives, on compte plus de huit mille guerres officiellement déclarées et que chacune a fait l'objet d'une paix définitive. Jusqu'à la prochaine guerre, aussi justifiée et glorieuse. Ce qui a conduit un humoriste à barrer d'un coup de pinceau à la peinture noire et épaisse sur un monument aux anciens combattants et victimes de la guerre la formule « Morts pour la France » et la remplacer par « Morts pour rien ».

Ces questions me perturbent et me poursuivent la nuit. Personne n'a pu me donner une réponse logique, intelligente, tous sont convaincus et savent. Sauf moi : je n'arrive à en croire aucun.

Alors je vais m'adresser à Dieu lui-même. S'Il existe, Il me répondra sans doute. Et je ferai graver sur ma tombe : « Maintenant, je sais. Mais je ne vous le dirai pas ».

Ce sera mon dernier pied-de-nez avant ma mort : « **POURQUOI CETTE EPITAPHE ?** »

CONTRIBUTION N°16

La Neuvième Direction

Andrei Klochko

C'était le soir dans la ville de Valkar. Les pluies d'une époque passée continuaient à tomber, emportant avec elles tout espoir de renouveau. Du moins le croyait-on. Personne n'avait jamais prêté attention à ce vieux sage, là-haut, là où personne ne prenait plus la peine d'aller. Il vivait vieux, il était sur son fauteuil, là, assis, comme au premier jour, s'il y avait eu jamais un premier jour. Car Valkar était vieux. Oui, très vieux. De ses tempes grisonnantes pendaient encore les cheveux mêlés à la barbe d'une autre fois, d'un autre moment. Et il était seul. Oui, terriblement seul. Qui pouvait encore le comprendre, comprendre quoi que ce soit à ce qu'il aurait ressenti s'il n'avait pas été seul tout ce temps ?

Retourné sur les pas de sa vie, il y avait été tant de fois. Il était le seul à savoir encore ce que la vie était. Ce qu'elle signifiait. De beau, de terrible, d'amer, de désespoir. Car elle était si fragile. Tellement qu'une simple pensée pouvait la dévier, et ce n'était déjà plus le même chien, la même voix, la même personne qui vivait là. Non, Valkar avait su résister. Et maintenant il était vieux. Terriblement vieux et las.

Autrefois ce monde n'avait pas été celui-là. Rouge et noir, sombre, enfumé, misérable, fait de gens pauvres menant des existences sans avenir. Peu de gens se souvenaient aujourd'hui qu'il y avait eu autre chose là. Quelque chose de vraiment vivant.

Car tous ces gens, vivants, ils ne l'étaient plus, et cela depuis bien longtemps. Leur monde continuait d'exister alors ils continuaient d'exister dans ce monde. Et leurs vies étaient pleines d'une foule de choses, joies, rires, mimiques, fêtes, variété. Tout ce qu'ils pouvaient rêver pour être heureux. Ils ne voyaient plus leur maison délabrée, la

vue autour d'eux, le village où ils avaient grandi. Tout cela importait peu désormais, et puisque cela importait peu cela avait d'autant moins de place dans leur réalité. Ainsi c'était comme si les habitants étaient tous partis du village, le laissant tel qu'il était, ne faisant plus rien qui contrarie les plans, dont personne n'avait jamais vraiment vu la fin, du temps inexorable. Et peu leur importait, là aussi.

Loin en arrière, Valkar se souvenait, il y avait eu les rois. Des rois impitoyables, se livrant une guerre sans merci car eux seuls existaient vraiment et ne toléraient pas l'existence de leurs semblables. Puis un jour les rois moururent l'un après l'autre, succombant à cette erreur d'existence qu'ils avaient osé appeler immortalité. Des guerres que menèrent alors leurs enfants et petits-enfants, personne ne se souvenait plus, pas même Valkar. Car le monde était alors devenu si grand que ses frontières avaient entraîné les guerres avec eux, loin là-bas, où l'on racontait que des pharaons mystérieux à la peau de basalte et au sang de lave dévoraient les âmes et l'espace lui-même autour d'elles.

Après cela, le monde est devenu lisse, le gazon sans faille, l'horizon a disparu, car tout était identique, où que l'on se trouve. Oh, bien sûr, il y avait des hommes et des femmes, tous habillés à leur façon, tous plaidant leurs convictions à qui voulait bien les écouter. Et le soleil se couchait, chaque jour. Et chaque jour, à un moment donné, il était quatre heures de l'après midi. Toujours les mêmes quatre heures, pas une de plus, pas une de moins. Et le soleil était toujours aussi près du soir et du crépuscule, pas plus loin, pas plus près. Après tout il en avait toujours été ainsi et on ne voyait pas comment il pouvait en être autrement.

Et alors les gens ont découvert l'ennui. Pas celui qui peut vous saisir un soir, lorsque, triste et seul chez vous, vous ne savez plus faire autre chose que de penser à rien. Non. Il s'agissait d'un ennui plus fort, plus profond, plus essentiel, plus existentiel. Car ils ont compris que l'horizon ne reviendrait jamais, que les rois l'avaient emporté avec eux. Et s'il ne restait rien à espérer, alors les Hommes n'avaient-ils pas eux-mêmes créé leur propre enfer ? La même prairie, le même désert, s'étendant à l'infini, dans les 8 directions que l'homme pouvait imaginer.

Voyant cela, les Hommes ont imaginé la neuvième direction. Celle qui pouvait satisfaire à tout ce que l'on était incapable d'imaginer. Celle qui permettait enfin de tout retrouver. Ils l'ont cherché, longtemps, longtemps, seul le désespoir faisant encore battre leur cœur déchiré, seule la tristesse d'une ère capable de les faire encore avancer. Alors ils ont trouvé la neuvième direction, celle dont si on la prenait et que l'on avançait tout droit ou retrouvait ceux et ce que l'on aimait.

Alors, caravanes en route pour le jardin d'Eden, meurtriers en quête d'un impossible pardon, Judéens, Chrétiens, Cananéens, tous sont partis et on ne les a plus jamais revus.

Ne restait que Valkar. Valkar n'était pas parti.

Car Valkar vivait encore, il le savait. Il n'était pas mort, il n'était jamais mort comme les autres sont morts. Il a simplement observé le monde, et il a vécu. Vécu beaucoup, beaucoup de choses.

Aujourd'hui ce n'est qu'un écho du peuple humain qui vit dans la ville de Valkar. Tous les jours on entend le bruit des robots, nettoyant, aspirant, récurant, annihilant cette crasse qui n'était pas la bonne. Les rues sont propres, le gazon toujours tondu. Mais les vrais murs, ceux dans lesquels s'abrite l'âme quand elle a froid, le ciel qu'elle regarde quand elle est triste, le soleil et les étoiles qui créent la seule lumière qui peut l'atteindre et la réchauffer, sont croulants, gris, voilés par la brume et la pluie qui ne s'est jamais arrêtée.

La conscience des humains est partie, loin dans cet univers dans l'univers qu'ils ont appelé la Neuvième Direction. Mais leur âme est toujours là, agonisante sans jamais mourir, enfermée pour toujours dans un corps qui n'a plus rien d'un corps, sur une terre qui n'a plus rien de la Terre.

Et Valkar se souvient. Et il a mal.

Alors Valkar a voulu, Valkar a souhaité que sur la tombe où il sera bientôt enterré, il n'y ait que deux mots, deux simples mots, une simple injonction lancée au désespoir, à la face d'un ciel sans regard, d'un Dieu indigne et cruel qui a abandonné l'humanité depuis longtemps.

Souviens-toi

Et alors, seulement, péniblement, comme à regret, mourut sur Terre le dernier humain qui ait jamais été vivant.

CONTRIBUTION N°17

A ma mère

Benoît Liénart

Nous, la famille et les amis, nous sommes réunis dans la maison que maman aimait, pour partager une collation après l'enterrement. La famille, Anne, Pauline et moi, nous nous entendions parfaitement à ce moment-là. Il me semble, maintenant que nos liens sont un peu distendus, qu'il y avait cette solidarité de la meute autour des membres blessés, après quelque attaque qu'on redoutait depuis longtemps, et qui a fini par arriver. Les blessures pansées, la vie reprend son cours, et l'on songe avec un serrement de cœur à ces instants suspendus dans l'histoire familiale où le grand malheur et l'acharnement du sort avaient enfin créé une entente inconditionnelle, avant de se retirer, laissant place aux petits soucis et aux tiraillements qui achèvent le travail de séparation qui avait été momentanément interrompu. Les amis, des noms connus aux visages peu familiers, faisaient de leur mieux pour atténuer la mélancolie teintée d'ennui de cette journée d'été.

Rapidement, nous avons mis à jouer dehors les petits : ils étaient énervés de la chaleur et de l'attente longue à la messe puis au cimetière. Arthur s'est mis à agacer Jeanne en lui tournant autour et en lançant des attaques élaborées avec son Yu-Gi-Oh ; Arthur, pas en reste, bombardait le crépi de la maison de petits tas de sable, rassemblés méticuleusement du bout de sa sandale que nous lui avions achetée pour les mariages. La vie reprenait progressivement ses droits. Il y avait trois mois, après s'être plainte de douleurs au ventre que nous avions pris pour des polypes, maman nous avait fait signe, discrètement comme à son habitude, et nous nous étions mis en marche silencieusement dans l'univers du cancer et de la mort. Un cérémonial compliqué, que nous nous efforcions de respecter sans en saisir tout à fait la signification ou en deviner l'issue, s'était mis en place : les feuilles d'ordonnance, les médicaments à acheter, les

médecins qu'on essaye de joindre, les plages d'attente dans les couloirs et les chambres. Les petits, à leur tour, après quelques questions auxquelles nous avons répondu maladroitement, avaient compris confusément le nouvel ordre des choses et ils s'y étaient fait. Et maintenant, malgré la chape de chaleur qui pèse sur Albi l'été, ils jouaient au soleil en poussant des cris d'Indiens et des hurlements de rage : le combat des adultes s'était arrêté, et leurs combats avaient de nouveau droit de cité.

Dedans aussi, la vie reprenait ses droits : nous donnions des nouvelles de nos familles, Anne, Pauline et moi : nous recueillions les miettes de la vie de notre mère en partageant des souvenirs avec les invités. Nous évoquions avec ces inconnus des souvenirs dévoilés à personne jusque-là, dans l'espoir de se faire un patchwork de souvenirs pour s'y blottir durant les mois qui viendraient. Les mois seraient longs à n'en point douter, ils porteraient leur cortège de chagrins et de regrets : n'avoir pas été là suffisamment durant la maladie, n'avoir pas su exprimer ses sentiments avec justesse pendant trente ans, n'avoir pas su déceler à temps la maladie, n'avoir pas su trouver les bons médecins, et les bons traitements. Il faudrait un kilt solide et chaud, suffisamment varié en tons et en étoffes, comme j'en avais vu au musée de la tapisserie de San Jose, pour se rouler dedans. Pendant la conquête du Nouveau Monde, les enfants ravis des nuits sous le ciel étoilé mais anxieux au fond d'eux-mêmes des journées de traversées dans le soleil, avec les menaces venant de l'inconnu, se perdaient à plat ventre dans ces couvertures en repassant les variations infinies des schémas formés par la succession d'étoffes. Comme eux, moi, un grand gaillard de trente et un ans, et mes sœurs avec leurs sept enfants à toutes les deux, nous allions enfouir nos têtes dans cet océan formé de bouts d'histoires pris au hasard, tout en poursuivant comme nous le pourrions nos vies, avec l'obligation de garder un œil au moins sur la route qui était devant nous.

Je ne me suis pas tout de suite aperçu qu'Arthur manquait : en quittant la pièce, il avait laissé derrière lui une trainée de Yu-Gi-Oh et de cartes Magic, si bien qu'on aurait pu le croire très proche, jouant silencieusement sur le perron. Arthur est mon premier fils. Nous avons la même physionomie, deux blonds aux yeux bleus avec une légère tendance à l'embonpoint, et lui aussi ne peut s'empêcher de laisser là où il passe un semis d'objets personnels, comme pour

tenter de prendre possession des lieux. Il a comme moi une propension à la rêverie, ce qui sera sans doute pour lui aussi une bénédiction dont il est difficile de prendre avantage et une légère malédiction. Dès que nous nous sommes aperçus qu'il manquait, nous sommes tous partis à sa recherche, assez inquiets.

Mû par un pressentiment, et parcourant les lieux où nous avons été pendant la journée, je l'ai retrouvé devant la tombe de ma mère, dans le cimetière qui était simplement séparé de la maison par un terrain communal, d'où nous avons l'habitude de partir en balade avec Arthur et ses sœurs. La tombe était simple : un parallélépipède de ciment blanc, rempli de gravier, sur lequel étaient posées les couronnes de l'enterrement. A l'aplomb du parallélépipède, une dalle gravée d'une croix, avec une frise art déco. Nous n'avions pas eu le temps de faire graver de nom ou de date. J'appelai Arthur du bout de l'allée une première fois, mais il ne m'entendit pas tout de suite. Arthur jouait devant la tombe, assis dans le sable, en plein soleil, absorbé par un travail qui mobilisait toute son attention. Je l'appelai une deuxième fois, avec dans la voix une impatience qui était due au sentiment pénible qui m'avait à nouveau envahi en entrant dans le cimetière, et à l'appréhension de ce que j'allais découvrir. Il se tourna à moitié, en se tortillant avec un geste malhabile, raclant le sol avec son seau et son râteau en fer. Il m'appela à son tour doucement, étonné par mon ton de voix inhabituel.

Il avait commencé à bâtir une petite tour en sable bringuebalante avec le sol meuble du cimetière, reliée au bord extérieur de la tombe par deux blocs de calcaire. Avec la persistance qui caractérise les enfants de son âge lorsqu'ils entreprennent une tâche de cette importance, il avait entrepris de dresser une autre muraille, parallèle au rebord. Un pont levis en brindilles, accroché au pan de muraille, achevait l'objet.

Comment expliquer la mort à un enfant ? Comment savoir ce qu'il convient de faire et de dire ? Qu'aurais-je dû dire à Arthur ? Alors je le laissai finir son château, sans lui dire ce qu'il faut faire ou ne pas faire dans un cimetière, en présence d'un mort : je n'avais pas de conviction précise en la matière à ce moment-là. Je ressentais juste de l'impuissance et des tristesses, accentuées sans doute par la chaleur qui avait rendu désertes les allées du cimetière et qui m'assommait sans atténuer les velléités de bâtisseur d'Arthur.

En laissant Arthur achever son château, j'ai remarqué que les ouvriers avaient écaillé les bords de la tombe en la fermant et cela me fit un pincement au cœur. Ensuite j'ai pris la main d'Arthur, j'ai ramassé sa pelle et son seau et nous sommes partis.

CONTRIBUTION N°18

Un rond sur le microscope

Andrei Klochko

« ...

— N’y va pas, c’est de la folie, n’y va pas, je t’en supplie, ta vie m’est beaucoup plus précieuse que quoi que ce soit que tu pourrais ramener de là-bas à la maison...

— Maman, tu dis ça à chaque fois, je l’ai fait des dizaines de fois ce job, et tu sais bien qu’on sera expulsés d’ici si on ne paye pas...alors ne t’en fais pas, comme pour toutes les autres fois, je reviendrai ! »

Dans l’escalier menant à l’arène, il repensait à ces mots.

« Encore toi ! Aujourd’hui la prime est au tiers de sa valeur normale, pour cause d’affluence de touristes. C’est à prendre ou à laisser.

— Quoi ! Mais ça fait la troisième baisse consécutive en une semaine !

— C’est ça ou le monde extérieur...c’est toi qui vois ! » Le regard narquois du garde était encore plus insupportable que cette énième baisse de prime. Mais Arkad n’avait pas le choix.

« Bon, d’accord, mais vous êtes vraiment tous des enfoirés... »

Dans la pièce, qui était un couloir étroit et incurvé fait de terre battue, avec des bancs de bois fixés à un grillage, se tenaient déjà quelques personnes. Le voisin d’Arkad était riche, et c’était sa première fois. Ces deux choses se repéraient facilement : il avait payé pour pouvoir avoir une arme, et il semblait n’avoir jamais participé ni même été spectateur d’une seule arène.

« Ca a l'air amusant, non ? Cette chasse au monstre...

— Toi, tu n'as pas l'air d'en avoir déjà croisé dans ta vie, de ces « monstres ». Sinon cela ferait longtemps que tu les trouverais tout sauf « amusants » !

— Alors, comment ça va se passer ? Ils vont arriver par cette grille au bout du couloir, c'est ça ?

— Oh, oui.

— Mais qu'est ce qu'il faut faire quand ils arrivent ?

— Toi, avec ton équipement, ne te plains pas. Il suffira que tu leur tires dessus.

— Et toi, tu n'as rien ! Mais tu vas te faire tuer ! En plus, si moi j'ai payé cher, je sais que eux te payent une misère...tu es en train de risquer ta vie pour une bouchée de pain !

— Et je le fais tous les jours. Comment crois-tu que moi et ma famille on peut payer ce loyer que vous autres au pouvoir augmentez chaque année ? D'ailleurs ils arrivent, les voilà ! »

Et sur ce, Arkad empoigna les épaules de son autre voisin et ami Zalkra, et les deux petits hommes montèrent chacun sur un pan de mur, laissant ainsi un trou en-dessous d'eux, se préparant à accueillir la première créature, qui déboula à l'instant même. Ils savaient que cette créature était capable de se régénérer presque à l'infini. Et ils savaient que c'était comme ça qu'il fallait la surprendre : par au-dessus, car elle ne voyait que devant elle. Encore heureux.

Moi, pendant ce temps je courais, derrière le grillage devenu une rangée de sapins, à la poursuite d'une autre créature : une petite boule de poils, extrêmement rapide et très agressive, elle aussi quasi indestructible. Or, je savais ce qu'était cette boule, on me l'avait dit. Une sorte de messenger. Elle allait chercher du renfort...auprès de ses semblables. Et si elle y arrivait, on ne tiendrait pas longtemps.

Alors je lui coupai la route. Elle ragea, tenta de me contourner en zigzag. Mais je finis par l'attraper. Seulement je ne savais pas quoi en faire, et ses dents hargneuses et acérées me menaçaient déjà. A cet instant, pour mon salut, une fille, prise dans cette bataille comme moi, me dit de ratatiner cette créature dans ma main, pendant qu'elle semblait chanter, ou siffler quelque chose, une sorte de mantra. Et là, miracle, la boule devint petite comme un gros pois, et finit par ressembler à une sorte de bonbon compact. Mais les apparences étaient trompeuses, et je savais que sous cette carapace la créature enrageait de ne pouvoir se dégager. La « siffleuse » et moi semblions savoir que c'était là le seul moyen de contrôler cette chose indestructible.

On s'élança alors ensemble vers un bâtiment. Vite, la boule changeait de couleur, grossissait à nouveau, ma sauveuse la fit tomber, ce qui menaça de rompre le charme. Vite, je la ramassai, repris le chant à sa place, et on attint le bâtiment.

A l'intérieur, plusieurs bureaux, éclairés par un puissant soleil rasant. Tout était impeccable, irréel, par rapport au chaos dehors.

Deux femmes étaient là, derrière les bureaux, l'une d'elles parlant à une troisième venue en consultation – pour quoi, je ne le saurai jamais. Celle qui était libre nous fit signe de venir lui parler de notre problème.

« C'est cette chose, nous l'avons ramassée dehors.

— Ah, vous avez été infectés par la mycanose.

— La quoi ? Non, vous ne comprenez pas ! Cette chose est dangereuse... »

Avant que j'aie pu terminer ma phrase, l'employée avait écrasé la boule de ses doigts, la faisant exploser en une sorte de liquide marron, qui s'écoula dans un entonnoir à prélèvements. C'était si simple, alors...

« Nous allons voir. Qui était président de la république en 2016 ? » Sur un écran, le temps sembla défiler en accéléré, puis le nom correct s'afficha : Hollande. L'opératrice posa alors d'autres questions

à la machine, dont je n'ai pas compris le sens, mais qui, je le savais, traitaient de science, des questions peu évidentes.

« ...C'est bien ça. Vous avez raison. » Une image nous apparut alors, d'un chercheur en blouse blanche, entouré de dizaines de machines prélevant et versant des liquides rougeâtres translucides et changeants.

« Autrefois, des biologistes, de plus en plus nombreux, s'étaient attelés à la tâche d'exploiter ce que le vivant recelait réellement comme potentiel, en réécrivant lourdement le code génétique de cellules spécifiques. Participer, en tant que cobaye, à ces recherches, faisait très mal, surtout aux mains, à l'époque, car les cellules souches étaient prélevées en raclant les os des mains ». Sur l'écran, des hommes, les mains et parfois le visage en sang, communiquaient à la caméra leur exaltation de participer à ces recherches. Les chercheurs eux-mêmes participaient à l'effort et étaient leurs propres cobayes. « Et puis, un jour, nous l'avons trouvée, cette cellule, une seule d'abord, une cellule tubulaire, un simple rond sur le microscope... »

...

Ce rond, je l'ai compris en me réveillant, avait été le début d'une ère où l'Homme ne contrôlait plus rien, où pour obtenir quelques percées technologiques de plus, il avait transformé la nature en quelque chose qui n'avait plus rien à voir avec la nature, créé des monstres qui n'étaient déjà même plus des monstres ; des monstres ça peut se tuer comme des animaux...mais pas ceux-là...Ces cellules, qui une fois proprement interfacées avec un ordinateur, pouvaient calculer le réel et reconstituer tout événement passé, et peut-être futur, sans erreur et dans les moindres détails, avaient aussi été la base d'une nouvelle forme de biologie, que l'on aurait préféré ne pas connaître, qui aurait dû ne jamais voir le jour. La nature n'avait alors plus rien de « naturel ».

L'esprit encore embué de ce rêve, je me réveillai. Après tout, ce n'était qu'un rêve. Terrible, certes, terrifiant même, mais ce n'était qu'un rêve. Et comme toujours, comme par magie, le souvenir du rêve fondait plus vite que neige au soleil, pour se fondre dans la

morne mesure et la calme rationalité du quotidien éveillé. Rien qu'un rêve.

Ce matin là, en quatrième page d'un journal trainant sur la route que j'empruntais à vélo, étaient écrits ces mots : « Un inconnu, Mort pour la Science ». La suite de l'article n'avait pas d'importance.

CONTRIBUTION N°19

Drôle de scène

Olivia Christophe

Vendredi 8 août 2003.

PIERRE

« Je crois qu'il y a un problème... »

Pierre allait taper le texte de la plaque mortuaire dans le logiciel qui lui permettrait la gravure au laser mais il stoppa net à la lecture du message. Il laissa l'ordinateur en plan et partit se faire un de ces cafés archi-serrés qui réveilleraient un George Clooney et un John Malkovitch s'ils étaient morts. Quoi d'autre ? Il se rappela qu'il devait passer un savon à Judas, qui s'était encore endormi sur une pile de travail en retard et alla le trouver dans l'atelier.

SIMON

Simon regardait les dossiers s'amonceler sur son bureau comme des piles de Voici des années soixante-dix dans une salle d'attente de dentiste. Lui qui ne jurait que par le numérique et les designs épurés, la canicule de cet été 2003 lui fournissait certes un travail inespéré pour un mois d'Août, mais engendrait de ces pagailles qu'il a du mal à supporter, se sentant aussi envahi qu'un lave-vaisselle un dimanche de Noël. Cela dit, s'il avait vraiment voulu évoluer dans des environnements épurés, il aurait choisi un autre secteur que celui des pompes funèbres au sein d'une entreprise initiée par Papa quelques décennies plus tôt. Autant donner de l'oxygène pur à un asthmatique.

Mais ce n'était pas tant l'accumulation des dossiers qui le gênait que leur côté incomplet : en plein mois d'août, peu de familles étaient enclines à fournir tous les informations demandées, surtout par téléphone. Il devait donc lui-même renseigner des pans entiers de paperasse afin de faire accélérer les choses d'un point de vue

administratif. L'idée, c'était de réduire au maximum le temps de conservation des corps dans les chambres mortuaires en attendant leur départ.

MADDY

Le téléphone sonna et Simon alla jusqu'à redouter un cas supplémentaire qu'il n'aurait guère su traiter.

— Dis-donc, lui dit sa femme, tu comptes encore me laisser dîner en tête à tête avec Trompette ou tu te souviens avoir signé un bout de papier à la mairie, il y a deux ans ?

— Je ne vois vraiment pas de quoi tu te plains dans cette idée de dîner avec un chat, répondit-il à Maddy dans une de ces joutes verbales qu'il affectionnait tant.

— Disons qu'à bien des égards il pourrait te remplacer, mais j'ai peur que les gens ne finissent par se demander si cet enfant que je porte ne va pas naître avec quatre pattes et des moustaches.

L'accouchement était prévu dans deux mois et même si la perspective de devenir papa l'enchantait, dire que la situation le perturbait relevait autant de l'euphémisme que qualifier Philippe Léotard d'alcoolique. Et dire qu'il n'avait pas vraiment la tête au travail non plus en était un autre, d'euphémisme.

C'était pour être un peu plus auprès de Maddy dans ces moments de profonds changements, pour préserver ses forces pour « après », et profiter de ses dernières vacances tranquilles avant quinze ans, qu'il avait pris un bon mois de vacances en été alors que c'est rarement d'actualité, en tout cas aussi longtemps.

Mais ça, c'était avant que la canicule ne fasse des siennes et l'oblige à rentrer dare-dare à Paris pour reprendre les rennes alors que Matthieu, son seul employé avait perdu les pédales devant l'immensité de la tâche à accomplir.

MATTHIEU

Matthieu étant plutôt du genre à se noyer dans un dé à coudre et appeler SOS Médecins au moindre éternuement de sa grand-mère, Simon lui avait demandé quelques explications complémentaires avant d'annoncer à sa femme que les vacances, comme Capri, c'était fini. Mais au nombre d'appels que Matthieu annonçait en une seule

journée, il s'était rendu compte que celui qui avait l'exagération aussi facile qu'un Jean-Claude Vandamme à dégainer un *aware*, était dans le vrai.

A six demandes de prise en charge par jour, la situation justifiait son retour. Le lendemain, il était à nouveau sur le pont, horrifié de la situation en général comme de chaque dossier en particulier.

JEAN, JACQUES & ANDRE

Jean jonglait avec les services municipaux, ses employés en vacances, les siennes de vacances, celles entamées il y a deux jours en Bretagne, et ses amis qui l'appelaient toutes les heures pour lui sortir la bonne blague du fonctionnaire débordé.

Lorsqu'il vit arriver la plaque du marbrier il n'en crut pas ses yeux. « Merde alors, j'ai raté une information cruciale dans les journaux, dirait-on ». Il voulut appeler Pierre et se faire confirmer l'histoire. Messagerie.

— Pierre, c'est Jean, du Père Lachaise, tu peux me rappeler s'il te plaît au sujet de la plaque que tu m'as envoyée ce matin ? Je pense qu'il y a une petite erreur...

Et il laissa la plaque en plan au milieu de son bureau : il ne s'agirait pas d'oublier le problème, surtout que la mise en terre était prévue pour le retour du week-end. Il appela un de ses employés :

— André, tu peux regarder le planning avec Jacques s'il te plaît ? Il faudrait que je sois sûr que j'aurai du personnel pour chaque inhumation. Puis si tu croises Barthélémy, tu peux lui dire de ne surtout pas toucher à mon bureau ? En même temps, depuis qu'il est ici, il ne s'en est jamais occupé, alors je ne vois pas pourquoi ça le prendrait aujourd'hui, mais on ne sait jamais...

PHILIPPE

Philippe enchaînait les avis de décès et d'inhumation les uns après les autres dans une colonne du journal local dont il se demandait quand elle allait finir sa progression. « Si ça continue on va les mettre à la une », se dit-il.

Les avis arrivaient de chez Simon avec des rédactions plus qu'approximatives mais depuis une semaine, il en avait pris l'habitude. « J'espère au moins qu'ils n'ont pas fait de boulettes. On n'a peut-être pas le même tirage que l'Equipe mais si Mamie Josiane avait passé l'arme à gauche ce serait quand même bien de le savoir. Ou si justement elle ne l'avait pas passé, ce serait mieux de ne pas l'apprendre... »

THOMAS

Si on avait dit à Thomas qu'Eve Angeli avait fait Science-Po, il aurait sans doute été moins étonné qu'aujourd'hui : ré-ouvrir l'imprimerie et relancer les machines pour imprimer les faire-part de décès qui arrivaient de Simon depuis trois jours !

Heureusement, étant donné les faibles quantités à sortir, il n'avait pas à rappeler Jacques et André, ses ouvriers, ni lancer les rotatives.

Lundi 11 août 2003.

Jacques et André avaient creusé les trous depuis cinq heures. Thaddée était venu les aider pour mettre en place les plaques et les fleurs, qui arrivaient en flot continu depuis ce matin. Jean était arrivé juste avant le premier service. Il finissait sa cigarette, un café à la main, à côté de la grille quand le convoi arriva. Il entra dans le bâtiment et ouvrit son bureau.

Il était rangé.

Il partit au pas de charge en direction du service qui allait commencer, mais c'était trop tard...

Barthélémy avait fait le ménage.

Judas, le stagiaire du marbrier avait enfin pris une initiative et terminé la saisie du dossier laissé en plan par Luc.

Mathieu avait commencé certains dossiers, se promettant de changer les textes ultérieurement. Simon avait pris des vacances.

Et devant une tombe pour l'instant vide et quelque trente personnes, se dressait une pierre tombale qui indiquait :

Jésus Christ

00 – 33

Leader charismatique et faiseur de miracles

CONTRIBUTION N°20

Le Point Jersey

Sylvain Cros

— Alors ?

— Un vrai enterrement de gangster. La veuve et les quelques proches qui n'ont rien à se reprocher en ce moment. Neuf convives, un cureton, quatre croque-morts et douze poulets très attentifs aux festivités.

— Tu as été contrôlé ?

— Non, mais j'ai posé pour eux. J'ai pris soin de mettre mon plus beau costume pour agrémenter leur album souvenir.

— Je vois ça. L'appareil photo ?

— Le voilà.

Je suis les pas de Kervich sans poser de question comme d'habitude. Je suis un employé, un petit soldat, un larbin. Ce métier est ingrat. Jamais de remerciements ou de félicitations. Je sais seulement que je ne dois pas trop mal m'en sortir, vu qu'ils me font confiance.

Sans rien dire, Kervich ouvre la porte d'un bistrot présentant tous les stéréotypes du bon vieux rade. La présence d'un flipper, un carrelage sale, trois clients en phase alcoolique terminale au comptoir et le gros chien du patron qui se nettoie sur le sol ou bien fait le ménage avec ses longs poils, je ne sais pas trop.

Le patron nous accueille d'un "Bonjour Messieurs" minimalement poli, avant de hocher la tête vers le côté droit. Comme si ça ne se voyait pas. Comme un fait exprès, Kervich propose de nous installer sur la

seule table à peu près propre située sur la droite du bar. Côte-à-côte, la bonne place pour que l'on soit les deux seuls à pouvoir regarder l'écran de l'ordinateur portable de Kervich, tout en restant bien à portée d'oeil et de main de ses deux gorilles.

— Beau travail.

— J'étais bien placé lors de la procession du goupillon.

— ça se fait toujours le coup du goupillon ?

— Faut croire.

Beau travail, c'est déjà ça. A l'apparition de la photo de la tombe, j'avais préparé ma question :

— Pourquoi cette épitaphe ?

— Ce vieux a toujours été très mystique. Il se la racontait beaucoup.

— Je vois.

*“Quel ombrageux. Ô l'a prise. Finis là.”
Tu l'aurais sans moi. Misérable grogne.
Le plus vil sera le premier servi. Après cours.”*

Je ne vois rien du tout. Je n'arriverai jamais à cerner ces gens-là. Petits mafieux à la papa d'un professionnalisme très relatif. Il n'ont jamais eu l'air de se méfier de moi. C'en est presque vexant. Kervich aurait pu se renseigner un peu plus. A chacune de leur mission, je ne suis pas suivi. Ils pensent que je suis un indic paumé qui vient mendier quelques missions à droite, à gauche.

Fin de la projection. Kervich me remet une enveloppe. Il me serre la main avec condescendance. Après quelques pas vers la sortie, je me retourne et reviens près de lui : “Le graveur avait fini l'épitaphe juste au début de la cérémonie. Il m'a dit avoir reçu le texte du notaire quelques minutes avant. Je me suis dit que le vieux avait un message à transmettre à ceux qui se seront bougé les fesses pour la sauterie funéraire.”

Je sors du bistrot. J'accélère le pas. Mon intuition prend une forme concrète avec la présence des deux gorilles qui me suivent. Il y a assez de monde pour ne pas me faire buter en pleine rue. Il se méfie de moi, enfin ! Mais l'important est que je sache maintenant où aller.

Les semer n'a pas été difficile. Le Kervich et ses sbires ne sont pas des hommes de terrain. Ou alors, c'est moi qui me suis amélioré. Je me suis même payé le luxe de rejoindre Orly en RER. Personne d'inquiétant dans le petit avion à hélices. Avec seulement un vol par jour sur cette ligne, j'avais de la marge.

« Le papier ce n'est pas lourd parce qu'une feuille de papier c'est léger » pensais-je étant enfant jusqu'au jour où mon frère m'a fait soupeser dans mes petites mains le Petit Larousse Illustré. Je pense à cela en sortant de la banque avec mes deux valises. Qui viendra me délivrer de ce fardeau ? Je le vois, c'est lui. Il a une bonne tête.

— Mon commandant, lieutenant Jouvier au rapport. Mission Jean-Pierre.

— Très bien, d'ailleurs tu m'appelleras Jean-Pierre. Où va-t-on ?

— Le grand voilier au bout de ce ponton.

— Je te suis.”

A deux cent mètres des côtes, j'ai commencé à lui parler : “Et où allons-nous mon capitaine ?

— Lieutenant, mon commandant.

— Je sais, mais comme c'est toi qui navigues... Et appelle-moi Jean-Pierre.

— Saint-Malo, nous y serons dans deux heures, le général nous y attends.

Ce petit jeune a l'air sympa. Même si le métier oblige à rester sur ses gardes, rester sociable ne sera pas difficile.

— Alors lieutenant, première mission de terrain ?

— Oui.

— Que sais-tu de la mission ?

— Le minimum. Attendre à la sortie d'une banque quelqu'un qui a une chance sur cent de s'y trouver, le ramener en toute discrétion et en toute sécurité à bon port. Sans ordre à la tombée de la nuit, je pouvais disposer.

— Autre chose ?

— Je dois strictement me soumettre à vos ordres dès notre rencontre.

Bien sûr ... Il n'est pas encore habile dans la comédie mais il est assez sûr de lui. Il me fait bonne impression. Il me plaît bien. Je prends un papier et un stylo et commence à écrire de grosses lettres sur un papier. Je lui présente mon document en souriant. Il peut aisément y lire :

Voici mes ordres : tu me remets ton arme ainsi que tous tes micros. Le tout en silence et sans résistance. Ils t'ont renseigné sur moi. Réfléchis à ce que tu vas faire.

Et voilà comment on se sert de sa propre réputation. Le jeune n'a pas mouffeté. Il s'est rendu à un vieux fou qu'il savait non-armé. Quand je pense que ce Kervich me prenait pour son larbin. Ce petit lieutenant me regarde d'un air respectueux. Mais ce n'est pas ce que j'apprécie le plus chez lui. J'admire sa sérénité. Il doit pourtant savoir qu'aucun agent de la maison n'a survécu à ma rencontre depuis ma désertion.

— A quoi tu penses Lieutenant ?

— A votre costume digne de funérailles. Il vous servira pour les miennes qui auront lieu dans dix minutes.

— Déjà ?

— L'hélicoptère de la maison sera en vue et vous m'éliminerez avant de vous échapper je ne sais comment.

— Pas faux.

— Pourquoi êtes-vous venu dans cette tenue pour aller faire votre retrait à la banque ?

— Parce qu'on m'a embauché pour faire des photos lors d'un enterrement où mon patron aurait eu les flics s'il avait mis un pied dans le cimetière. Je lui ai fait comprendre que j'avais saisi qu'il cherchait le sens d'une pauvre épitaphe sur la tombe d'un vieux rat. Sa surprise m'a donné la certitude que j'avais trouvé le pot aux roses. T'as pas une question plus intéressante ?

— Pourquoi la maison vous a réintégré ?

— J'étais le seul à pouvoir approcher ce mafieux. Au mieux, je me range et je te ramène vivant avec un milliard de livres sterling en deux valises pour le contribuable, au pire, le compte en banque d'une bande de ces gangsters aura été vidé par mes soins. Maintenant que tu sais tout ça, je voudrais avoir ton avis sur un truc.

— Je vous écoute.

— Pourquoi ont-ils envoyé un bleu comme toi pour me chopper ?

— Je pense qu'il fallait au moins une centaine d'agents postés à travers le monde dans chacun des paradis fiscaux susceptibles d'abriter un butin. L'adresse et le numéro de compte ne devait être connu qu'au dernier moment. Il était impossible d'envoyer rapidement les grosses pointures sur place.

— Tu as tout compris. Ils ont eu tort de te sacrifier. Prouve-moi encore que t'en as là-dedans.”

Je lui met devant le nez une copie de l'épitaphe pendant une dizaine de seconde.

— Le nombre de lettres de chaque mots correspond aux coordonnées géographiques de la banque où je vous ai retrouvé. La dernière ligne ressemble à un numéro de compte.

— Bravo lieutenant. Je vais achever ta formation. Aide-moi à préparer la chaloupe, on va discrètement s'inviter à bord de ce chalutier à notre vue. On va bien se marrer tu vas voir.

CONTRIBUTION N°21

Le don de Bastet

Didier Hallépée

La table était encore chargée des reliefs de ce somptueux repas de famille. Les hommes se regroupèrent autour des vénérables bouteilles dont l'oncle Georges enlevait délicatement une partie de la poussière afin que tous puissent lire les prometteuses étiquettes. A l'autre extrémité de la pièce, les femmes farfouillaient avec ravissement dans l'inépuisable collection de photos de la tante Jeanne et commentaient les mémorables efforts qu'avaient représentés les premiers pas de cet audacieux poupon aujourd'hui bedonnant et repu.

Luke avait bien profité de ces agapes. Bien qu'il ait bu très raisonnablement, il éprouvait le besoin de sentir un souffle d'air frais lui caresser le visage. Il sortit sur la terrasse où il aperçut Vanina sa cousine.

– Alors, que penses-tu de ta nouvelle famille ?

– Ils ont l'air sympa. Une bande de joyeux vivants. Si c'est comme ça à chaque fois, je vais avoir du mal à garder la ligne.

– N'ai pas peur pour ta ligne : de telles agapes ne nous arrivent que deux fois par an. Viens, je vais te faire visiter le jardin, cela nous era digérer.

Luke tendit le bras à Vanina qui s'y appuya tendrement comme une sœur qui retrouvait un frère dont elle avait été séparée longtemps.

Au-delà de la terrasse, une grande pelouse magnifiquement entretenue invitait à une sieste langoureuse ou une partie de ballon endiablée selon les tempéraments. La pelouse se terminait sur une

haie de framboisiers qui marquait l'entrée du verger. Pendant des années, le grand-père y avait ajouté toutes sortes d'arbres fruitiers au gré de sa fantaisie, aussi, les pommiers voisinaient-ils avec les poiriers, le prunier séparait le mirabellier de l'abricotier et les rouges cerises invitaient à la gourmandise pendant que noyer et noisetier promettaient de calmer les ventres affamés.

Tout au fond du verger, on entendait le bruit de la rivière cachée par une majestueuse haie de marronniers. Pas de ces marronniers décoratifs dont sont friands les parcs parisiens et dont les fruits ne peuvent servir qu'à amuser les enfants et faire chuter les promeneurs maladroits. Non, le bon vieux marronnier bien de chez nous dont on fait cuire le fruit sous la cendre le soir à la veillée. Un cousin de cette châtaigne que la Corse natale de Vanina sait utiliser sous forme de farine.

Luke et Vanina longèrent le bord de la rivière à l'ombre des marronniers et parvinrent à la petite étendue herbeuse pompeusement baptisée de plage par la famille.

Luke et Vanina s'allongèrent dans l'herbe et offrirent leur visage à la douce caresse du soleil.

Luke avait découvert Vanina lorsque la mère de celle-ci avait épousé l'oncle Jean, offrant ainsi à Luke une cousine d'une beauté dont il n'aurait jamais rêvé ! Et voilà qu'il se retrouvait allongé dans l'herbe à ses côtés à bavarder de tout et de rien, à lui faire découvrir sa nouvelle famille, à partager les souvenirs d'une enfance qui s'achevait et les rêves d'une vie qui commençait, bercés par le bruissement du vent dans les branches, le glouglou du courant et les battements de leurs cœurs qui peut-être se cherchaient.

– Et là-bas, qu'est-ce que c'est ?

– Ça ? le barbecue familial.

– Non, pas le barbecue, nigaud. La pierre blanche là-bas.

Vanina bondit sur ses jambes et s'élança, suivie de près par Luke qui rêvait de la bousculer dans l'herbe...

C'était une petite plaque de marbre où étaient gravés ces simples mots : « *J'ai été digne de toi. Toi seul l'as mérité.* »

– Comme c'est étrange ! Pourquoi cette épitaphe ?

– C'est une longue histoire. As-tu entendu parler de la tante Lara ?

– Non. Je connais encore bien peu de choses de la famille. Ma mère et mon beau-père sont bien trop occupés sur leur petit nuage !

– Hé bien, je vais te raconter.

Ils se réinstallèrent dans l'herbe et tout naturellement, Vanina posa la tête sur la poitrine de Luke tandis que celui-ci lui posait la main sur l'épaule.

La tante Lara, la sœur de ma grand-mère, était la vieille fille de la famille. Pas par vocation : toute sa vie elle a cherché l'homme idéal, le compagnon qui partagerait sa vie. Malheureusement, lorsqu'elle était jeune femme, la grande guerre avait fait tant de ravages que de nombreuses jeunes femmes restèrent célibataires.

La tante Lara fit partie du mouvement féministe qui s'épanouit entre les deux guerres, et aurait pu choquer son entourage si elle n'avait pas gardé la discrétion à laquelle son éducation la poussait. Toujours est-il qu'à plusieurs reprises, elle présenta à la famille des relations très proches, mais qu'aucune de ces relations ne s'attarda vraiment. Ainsi, ce vaste cœur qui avait tant à donner n'avait jamais trouvé celui à qui tant d'amour était destiné.

Au début des années soixante-dix, la tante Lara eut l'opportunité d'aller passer un mois en Egypte pour accompagner une vieille amie installée là-bas. Au programme, vieilles pierres, pyramides, souks, thé à la menthe et narguilés.

Son heure préférée était vers 4 heures, quand l'éclat du soleil a perdu son intensité et que le jour promet encore deux bonnes heures avant que la nuit ne tombe avec la brusquerie des tropiques. Là, à l'ombre des palmiers de la résidence, une boisson fraîche à portée de main, elle refaisait le monde avec sa vieille amie en partageant un narguilé, affirmant que l'homme était un être incompréhensible avec lequel il

était somme toute impossible de partager sa vie, tout en rêvant de dénicher enfin celui qui lui était promis de toute éternité.

Un magnifique chat était allongé langoureusement sur le muret de la propriété, réchauffant ses rêves de souris aux derniers rayons du soleil couchant. Il avait une très belle robe marron-ocre aux reflets d'or cuivré et mouchetée de taches noires.

– Tu vois, c'est ça un homme : ce que ça sait le mieux faire, c'est la sieste après avoir bien mangé et bien bu. Il vit sa vie, te laisse vaquer à tes occupations et vient te voir quand il est en mal de câlins.

– Tu exagères ! la plupart sont bien moins agréables que ça.

– Tu sais ce qu'on dit : avec un chien qui grogne le matin, un perroquet qui jure l'après-midi et un chat qui rentre tard dans la nuit, on n'a pas vraiment besoin d'un mari.

– C'est méchant pour les chats !

Le lendemain, elles visitaient le temple de Bastet à Bubastis. J'ignore ce qui s'est passé exactement. Toujours est-il qu'à son retour, elle racontait à qui voulait l'entendre que ce fameux chat lui avait été donné comme compagnon par Bastet : « *le chat des pharaons est digne de toi ; seras-tu digne de lui.* » Le matou a pris l'avion avec elle et, depuis lors, ils ont formé un couple inséparable. Elle avait enfin trouvé le compagnon dont elle avait toujours rêvé. C'est lui qui repose là.

– Le compagnon idéal est parfois inattendu et pourtant tant attendu ! lui dit Vanina.

Elle prit la main de Luke et la fit glisser sur son sein...

CONTRIBUTION N°22

Zita et l'Immortel

Siméon Montrose

*Deus caritas est*¹

Dans la quiétude de l'été, au zénith du soleil, un Immortel, membre de l'Institut, donne une conférence libre dans les jardins du Luxembourg à Paris. L'auditoire s'est constitué spontanément d'enfants, de vieillards, d'étudiants, de travailleurs, d'artistes, de riverains, de promeneurs de contrées lointaines de passage... Mais, silence !

La conférence démarre :

« Le 1^{er} avril 1989, à Vienne, le cérémonial qui fut choisi pour faire entrer la dépouille mortelle de Zita dans la Crypte des Capucins, se déroula comme il était prévu :

- Après l'appel du chambellan par trois coups à la porte de l'église, la voix d'un capucin interrogea : *Qui demande à entrer ?*
- Le chambellan répondit : Sa Majesté Zita, par la grâce de Dieu, impératrice d'Autriche, reine apostolique de Hongrie, reine de Bohême, de Dalmatie, Croatie, Slavonie, Galicie, Lodométrie et Illyrie, reine de Jérusalem... archiduchesse d'Autriche, grande-duchesse de Toscane et de Cracovie ; Duchesse de Lorraine, de Salzbourg, Styrie, Carinthie, Carniole et Bucovine ; grande-princesse de Transylvanie, margravine de Moravie ; duchesse de Haute-et-Basse-Silésie, de Modène, Plaisance et Guastalla, d'Auschwitz et de Zator, de Teschen, Frioul, Raguse et Zara ; comtesse princière de

¹ *Lettre encyclique du souverain pontife Benoît XVI*

Habsbourg et Tyrol, de Kyburg, Goritz et Gradisca, princesse de Trente et Bressanone, marquise de Haute- et Basse-Lusace et en Istrie ; comtesse de Hohenems, Feldkirch, Bregenz et Sonnenberg... ; souveraine de Trieste, de Cattaro et dans la Marche des Vendes ; grande-voïvode de la Voïvodie de Serbie... ; née princesse royale de Bourbon, princesse de Parme...

- La réponse du capucin est sans appel : *Je ne la connais pas.*
La porte demeure fermée.
- Une seconde fois, le chambellan frappe trois coups.
- Le capucin interrogea à nouveau : *Qui demande à entrer ?*
- Le chambellan : *Sa Majesté Zita, Impératrice et Reine.*
- Le capucin : *Je ne la connais pas.*
- Et pour la troisième fois résonne une série de trois coups.
- Le capucin interrogea encore : *Qui demande à entrer ?*
- Le chambellan : *Zita, une personne mortelle et pécheresse.*
- Le capucin : *Qu'elle entre.*

Ce dialogue, hommage singulier à l'humilité, orpheline sans Amour, attire l'attention.

*Mais l'Amour porte en lui-même la fruition,
Et, parfois, dévoile une telle splendeur de dons,
Que d'en être privé, après l'avoir connue,
Blesse plus profond qu'un glaive acéré¹.*

La vie bénédictine dont s'est inspiré Zita, est un chemin de sainteté. Elle mêle travail, repas, repos et offices, afin que toute la vie soit saisie de la présence de Dieu.

Depuis les origines, notre Terre aura connu des bouleversements - philosophiques et techniques - considérables, des contextes - politiques, économiques et sociaux - à géométrie très variables, dans notre monde aux trois quart liquide où les hommes naissent, vivent - d'idéaux, de guerres, de paix - et meurent.

*Ce n'est qu'un échiquier, fait de jours et de nuits,
Où le destin, au lieu de pièces, joue des hommes,
Les poussent ça et là, les unis, les abats ;
Et les posent un à un au fond du cabinet¹.*

¹ Extrait des poèmes strophiques d'Hadevijch d'Anvers, béguine et mystique.

Chaque génération est une réalité que la poésie et la musique célèbrent dans un Amour, avec ou sans majuscule, qui est ce lieu de l'Enfer et du paradis, de la loi et des interdits, de la morale et des révoltes, de la vie et de la mort... du *chemin de Croix* aussi, acte fabuleux d'absolu et d'immortalité. ».

Une perturbation de l'atmosphère, accompagnée d'éclairs, de tonnerre, de pluie et de vent, vient interrompre l'Immortel. La population se disperse et, un groupe de personnes poursuit l'échange à l'abri, dans une salle de l'école des mines, à quelques pas du Luxembourg.

- Un élève : *l'amour et l'humilité peuvent-ils sauver le monde ?*
- L'Immortel : *Si le monde est une réalité intérieure pour chaque personne humaine, peut être alors, l'amour et l'humilité peuvent contribuer à sauver le monde. L'essentiel, au regard de la vie de Zita, n'est pas tant de changer le monde, mais de se changer en profondeur.*
- Un élève : *Que démontre le cérémonial qui fut choisi pour la dépouille mortelle de Zita ?*
- L'Immortel : *C'est le signe de l'égalité de tous devant la mort. De l'humilité aussi, dans la vie de la servante de Dieu.*

L'Immortel décède quelques jours après et, comme le veut l'usage actuel pour les grands hommes, sa dépouille mortelle repose au Panthéon, monument de style néoclassique sur la montagne Sainte-Geneviève, au cœur du quartier latin.

- Un ange : *Paix.*
- L'Immortel : *Suis-je en enfer, au purgatoire ou au paradis ?*
- Un ange : *Ici, au lieu où les âmes expient leurs fautes avant d'être admises au paradis.*
- L'Immortel : *Il me plairait davantage, un séjour bienheureux où résident les âmes des justes.*
- Un ange : *Votre séjour sur la Terre fut-il satisfaisant ?*

¹ Auteur inconnu, poème probablement russe.

- L'Immortel : *Fort satisfaisant : une épouse fidèle, l'élevage d'enfants, la science, le goût des connaissances et de leur partage, l'amitié et l'humanisme m'ont comblé.*
- Un ange : *Ne manque t-il rien ?*
- L'Immortel : *la recherche est si importante et les connaissances si vastes. J'ai donc consacré l'essentiel de mon temps à l'étude et au travail. Il m'en a peut être manqué pour vivre l'Amour.*
- Un ange : *Quelle est votre conviction ?*
- L'Immortel : *Celle de ne rien savoir ou de ne pas en savoir assez.*
- Un ange : *Savez-vous aimer ?*
- L'Immortel : *Je ne sais.*

L'ange s'effaça. Un tourbillon brunâtre, précipita l'Immortel vers les profondeurs, au séjour de damnés à la froideur pénétrante, aux reptiles d'une blancheur sans tâches et aux morsures piquantes.

- Le geôlier de l'enfer : *la connaissance et la science sont les seules vertus.*
- L'Immortel : *Elles sont grandes mais insuffisantes.*

Le geôlier de l'enfer piqua une colère et, tour à tour, condamna l'Immortel aux supplices de flagellation, d'écartèlement, de crucifixion ... Il le ressuscitait entre chaque condamnation, pour jouir des châtiments... des larmes, de la voix forte et inarticulée.

L'Immortel devint misérable, souffrant, priant.

A la longue, ses prières montèrent à la résidence des âmes justes. Il y avait là, aux côtés de Zita, une dame ignorante et lumineuse, à l'étoffe légère et bleutée, qui exerça sur Terre, le plus vieux métier du monde. Une lumière perça bientôt les enfers et l'Immortel, enveloppé dans une étoffe de douceur monta au paradis.

- Une dame : *Paix.*
- L'Immortel : *Est-ce ici que demeure Zita ?*
- Une dame : *C'est ici et elle jouit déjà de la béatitude céleste.*
- L'Immortel : *Zita, une grande dame, je le sais.*
- Une dame : *Dieu est grand. C'est parce qu'au-delà des contraintes de sa vie sur Terre, Zita accorda une dévotion*

toute particulière à la relation à Dieu et à l'amour, que sa grandeur céleste fut révélée.

- *L'Immortel : La richesse, la connaissance et la puissance ne sont donc rien.*
- *Une dame : ils ne sont rien, sans l'amour de Dieu.*

L'Immortel reçut mission de service et de prière pour le soutien des milices en guerre contre les pauvretés et les maladies. Il parlait souvent à Dieu, à cet ami invisible qu'il avait appris à aimer, dans le silence du cœur :

*Je vous aime, ô Dieu infiniment aimable,
et j'aime mieux mourir en vous aimant
que de vivre un seul instant sans vous aimer.*

*Je vous aime, Seigneur,
et la seule grâce que je vous demande,
c'est de vous aimer éternellement.*

*Mon Dieu, si ma langue ne peut dire à tous moments
que je vous aime,
je veux que mon cœur vous le répète autant de fois que je respire¹.*

¹ *Texte de Jean-Marie Baptiste Vianney, dit le Curé d'Ars.*

CONTRIBUTION N°23

Le jardin d'Andrew

Daniel Bonnici

A force de tirer sur le lierre enchevêtré autour des arbustes, Andrew est en nage. Son front ruisselle de transpiration et ses joues bien rondes sont d'un rouge écarlate. Il en a pourtant enlevé du lierre et des ronces et des orties depuis deux jours mais la tâche est loin d'être terminée avant d'avoir libéré totalement ce jardin resté en friche pendant plusieurs années. Andrew n'est pas un familier du jardinage mais il a remarqué que sous la végétation, la terre est bien noire, humifère. Elle doit donc pouvoir nourrir copieusement toutes sortes de plantes ; il s'imagine déjà aux commandes d'un potager composé de laitues croquantes, de tomates généreuses et de haricots verts sans fils. Il pourrait également se lancer dans la production de légumes oubliés, de variétés anciennes et insolites. C'est un vieux rêve que malheureusement maintenant, il est en mesure de réaliser puisque sa femme est partie au royaume des étoiles. Elle exérait la campagne et avait horreur des plantes.

Andrew tire de sa poche un large mouchoir à carreaux et s'essuie le visage. Il a soif. Il se dirige vers la maison et en ressort une canette de bière à la main. Il est assez fier de son acquisition. A la mort de sa femme, il a décidé de tout quitter : son appartement confortable au cœur de Londres et son mode de vie, animé, bruyant. Il a préféré s'exiler pour se réfugier là, dans ce coin tranquille et verdoyant de la campagne normande. Alors qu'il cheminait sur les petites routes à l'affut d'une propriété à acheter, il eut le coup de foudre pour cette maison du début du 19^{ème} siècle. Elle était d'un style équilibré avec ses fenêtres à persiennes d'un vert foncé qui contrastait avec les murs rosés de la façade. L'achat avait été rapidement conclu ; le propriétaire, un vieil homme sombre et quelque peu mystérieux, semblait satisfait de s'en débarrasser. Il lui avait fallu remettre en état l'intérieur de la maison, défraîchi naturellement par quelques années

d'inhabitation. Il avait fait refaire peintures et planchers, remettre aux normes l'électricité et remplacer la vieille chaudière au fuel. Il avait laissé par contre intact le séjour dont les poutres biscornues et les tomettes de terre cuite écornées étaient d'authentiques témoins de l'âge avancé et respectable de la maison.

Mais l'ouvrage attend. Il lui faut à nouveau retrousser ses manches, empoigner le manche de pioche et partir à l'assaut des plantes et racines indésirables. Andrew reprend vaillamment son combat mais il est vite arrêté par la découverte d'une pierre plate qui semble volumineuse. Le lierre et les orties ont là encore investi densément l'espace situé à proximité d'un bel arbre dominant le jardin qu'Andrew suppose être un marronnier. Cette pierre l'intrigue et il se voit redoubler d'entrain pour la démasquer. Au fur et à mesure qu'il défriche, il comprend que ses pieds reposent finalement sur une pierre qu'il était loin d'imaginer tombale ! L'amas recouvert de végétation face à lui doit être la stèle. Nerveusement, il arrache, tire, coupe et découvre petit à petit des inscriptions et des dates. Ainsi, l'occupant discret et solitaire de ces lieux est-il un homme, né en 1856 et mort en 1889 dont seul le prénom –Aristide- est lisible. Le patronyme semble avoir été volontairement abîmé ainsi qu'en témoignent des aspérités sur chacune des lettres qui le composent. En dessous a été gravée la phrase suivante : « Ci-gît un homme qui au final s'en balançait. » Andrew se gratte la tête. « Pourquoi cette épitaphe ? » se dit-il l'air décontenancé. Et pourquoi cette tombe dans ce jardin ? Lui qui se croyait seul, rêvant de plantes truculentes et nourricières, il lui faudrait maintenant partager cet espace avec un mystérieux inconnu qui à la fin de sa vie faisait de la balançoire ! Tout cela était bien étonnant et assez désopilant.

La nuit venue, Andrew peine à trouver le sommeil, l'esprit préoccupé par sa funeste découverte. Le lendemain, bien décidé à éclaircir l'affaire, il se rend à la mairie du village mais n'y trouve malheureusement aucun indice. Le sujet évoqué n'a pas l'air de susciter chez les élus le moindre intérêt. Tant pis. Andrew décide alors de contacter l'ancien propriétaire non sans appréhension tant l'homme lui a semblé peu enclin à l'échange.

Le vieil homme ne lui apprendra rien non plus sur l'existence de cette tombe qu'il ignore totalement. Andrew a perçu au son de sa voix combien il a été surpris et troublé par la nouvelle.

Décidément, le sujet est bien difficile à élucider. Andrew pense alors au coffret trouvé dans le grenier de la maison alors qu'il le débarrassait. Il contenait des centaines de feuillets jaunis sur lesquels on pouvait lire « Action du Canal Interocéanique de Panama 1889 » ainsi que le nom du souscripteur, Aristide Maréchal. Sur le moment, il n'avait pas prêté beaucoup d'attention à ces documents mais maintenant il est en mesure de faire le lien avec l'occupant du jardin : cet Aristide Maréchal a de toute évidence fait faillite et c'est lui qui est enterré ici. Andrew en a la conviction. L'ancien propriétaire qui porte le même patronyme doit bien en savoir plus si toutefois il se montre coopératif ! Andrew rappelle donc le vieil homme et lui fait part de ses nouvelles découvertes. Le vieux se met alors en colère lui disant d'un ton âcre qu'Aristide était son grand-père et qu'il était impossible que sa dépouille se trouvât en France puisqu'il était parti aux Amériques y faire fortune. Là, il y avait connu le succès avant de se faire tuer de manière accidentelle, dans des circonstances assez troubles. Plus calme, le vieux explique alors que sa grand-mère avait fait le voyage du retour avec son petit garçon âgé de 2 ans pour s'établir ensuite dans cette grande maison qui appartenait à la famille de son mari. Il dit aussi presque à voix basse que lui-même enfant, il lui était interdit de jouer sous le marronnier et dans le grenier. Andrew perçoit la tristesse de l'homme et ose pourtant quelques questions concernant toutes les actions souscrites par Aristide. Il lui rappelle l'ambitieux ouvrage et le scandale associé qui a causé la ruine de milliers d'actionnaires. C'en est trop pour le vieil homme qui semble épuisé par des émotions que son âge supporte difficilement et congédie l'Anglais intrusif, resté perplexe.

Le dimanche suivant, Andrew se rend à l'office dominical ; il est en effet catholique pratiquant depuis sa plus tendre enfance. A la vue des tombes éparées qui tiennent compagnie à la vieille église du village, le visage d'Andrew s'illumine : Aristide s'est sans doute suicidé ! Et pour cette raison, il n'a pas pu être inhumé au cimetière comme cela en était l'usage à cette époque. On lui a inventé une vie glorieuse dans de lointaines contrées pour masquer le déshonneur d'une vie ruinée et d'une fin honteuse. Mais pourquoi diable, cette épitaphe ? Andrew sort de sa poche son mouchoir à carreaux et se tamponne le front. Tout cela le fait suer comme s'il venait de bêcher la moitié de son jardin. Au final, il s'en balançait, il s'en balançait... au bout d'une corde !

Andrew, soulagé, rentre chez lui et s'immobilise un instant devant la tombe de celui qui maintenant, en plus d'avoir dévoilé son secret, n'est pas dépourvu d'humour, certes un peu noir... L'hôte des lieux lui paraît d'emblée sympathique. Quelques jours plus tard, Andrew devait apprendre dans la presse le décès du petit-fils du célèbre romancier Aristide Maréchal, disparu en Arkansas à la fin du 19^{ème} siècle.

CONTRIBUTION N°24 (HORS CONCOURS)

Le mot de la fin

Didier Hallépée

Sur la tombe était écrit :

« Au dernier être vivant. »

Mais qui donc l'avait enterré s'il était le dernier...

TABLE DES MATIERES

PRÉSENTATION	7
CONTRIBUTION N°1	11
CONTRIBUTION N°2	16
CONTRIBUTION N°3	21
CONTRIBUTION N°4	26
CONTRIBUTION N°5	31
CONTRIBUTION N°6	35
CONTRIBUTION N°7	40
CONTRIBUTION N°8	44
CONTRIBUTION N°9	48
CONTRIBUTION N°10	53
CONTRIBUTION N°11	58
CONTRIBUTION N°12	62
CONTRIBUTION N°13	66
CONTRIBUTION N°14	69
CONTRIBUTION N°15	73
CONTRIBUTION N°16	77
CONTRIBUTION N°17	81
CONTRIBUTION N°18	85
CONTRIBUTION N°19	90
CONTRIBUTION N°20	95
CONTRIBUTION N°21	101

CONTRIBUTION N°22	105
CONTRIBUTION N°23	110
CONTRIBUTION N°24 (HORS CONCOURS)	114

Le concours d'écriture XM-Auteurs permet aux membres de l'association se confronter leurs talents littéraires.

Le sujet proposé est :

« Pourquoi cette épitaphe ? ».

Nombre de signes maximum 7 500, espaces compris.

Vous trouverez ici les contributions et les résultats de ce concours. Auriez-vous choisi les mêmes lauréats ?

X-Mines Auteurs réunit les auteurs anciens élèves de l'Ecole Polytechnique et des écoles des Mines de Paris, Saint-Etienne et Nancy, ainsi que tous ceux qui souhaiteraient en faire partie et qui seraient cooptés par les membres

Les objectifs de cette association sont :

- Aider ses membres à passer de l'intention au manuscrit, grâce à des ateliers d'écriture,
- Passer du manuscrit à l'œuvre publiable, par les moyens classiques ou par la voie électronique, grâce au comité de lecture en place,
- Diffuser les œuvres et en assurer la promotion
- Inciter les membres à écrire dans un cadre ludique et concurrentiel au travers de concours de nouvelles,
- Rencontrer des professionnels du monde littéraire, (écrivains, éditeurs, distributeurs), par des conférences sur la littérature, l'édition, notamment électronique.

En favorisant les contacts et les échanges entre les anciens élèves de grandes écoles et des universités manifestant un intérêt particulier pour l'écriture et l'édition d'ouvrages littéraires ou documentaires, XM-Auteurs recherche aussi les œuvres écrites par des anciens élèves de ces écoles et de ces universités.

Ces objectifs ne sont pas limitatifs.

